LE MAG.

laTribune
SEMAINE DU
12 AU 18 FÉVRIER 2022

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE, HUGO-SÉBASTIEN AUBERT

TIRE LE COYOTE

POÈTE DE LA LENTEUR

ARTS
CINÉMA
BIÈRES
VINS
EN CUISINE
VOYAGES
PLEIN AIR

LIVRES

Littérature sentimentale

DIX ROMANS D'AMOUR POUR LA ST-VALENTIN

+

PLEIN AIR

Sortie prendre l'air

RECUEILLEMENT ET BALADES URBAINES

+

VINS

Planète vins

DES IDÉES POUR LA FÊTE DE L'AMOUR

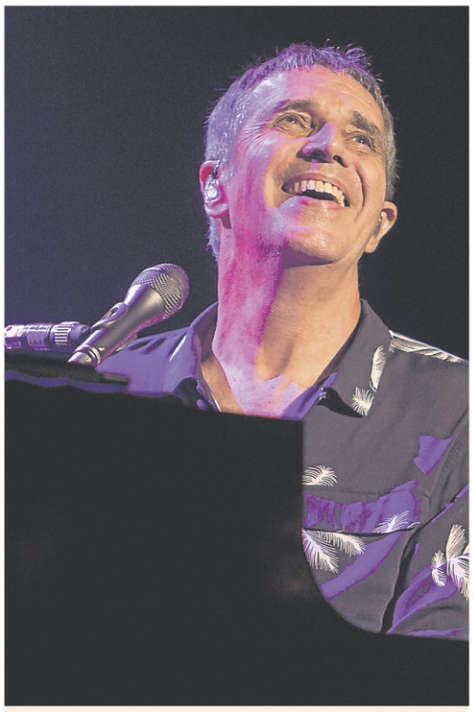
+

EN CUISINE

St-Valentin et Super Bowl

DU PIMENT TOUT PLEIN

PlacART



Julien Clerc — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE

Palmarès des ventes

› FRANCOPHONE

1 ***Les jours heureux*, Julien Clerc**
2 *On ira*, William Cloutier
3 *Crash*, Les Louanges
4 *Contre vents et marées*, Paul Daraîche et Renée Martel
5 *Gin à l'eau salée*, Salebarbes
6 *Live au Pas perdus*, Salebarbes
7 *Inscape*, Alexandra Stréliski
8 *20 printemps*, Le Vent du Nord
9 *L'Amérique pleure* (b.o.f.), Les Cowboys Fringants
10 *Le jour le plus court*, Terrible Tango

› NON FRANCOPHONE

1 *We the North*, Peter Jackson
2 *30*, Adele
3 *Dawn FM*, The Weeknd
4 *The Zealot Gene*, Jethro Tull
5 *Crisis of Faith*, Billy Talent
6 *Encanto* (b.o.f.), Artistes variés
7 *Between Illness and Migration*, Your Favorite Enemies
8 *Phœnix*, Charlotte Cardin
9 *Standing under Bright Lights*, Alex Henry Foster
10 =, Ed Sheeran

RETAILLE D'ENTREVUE

SHERBROOKE — Alors que l'appropriation culturelle fait débat sur la place publique, n'est-il pas audacieux pour un homme blanc de consacrer un essai aux peuples autochtones, comme vient de le faire Étienne Beaulieu avec *Les rêves du ookpik*?

« Mon livre s'adresse aux Blancs et dit qu'il y a quelque chose qui ne fonctionne pas dans notre mentalité collective. Et ce dysfonctionnement est en train de nous revenir en pleine face avec les changements climatiques. »

Dès la première page, l'auteur déclare n'appartenir à aucune culture autochtone. Étienne Beaulieu tient aussi à préciser que le manuscrit a été révisé par des gens des communautés concernées et que tous les profits que génèrera la vente du livre seront versés à la Fondation Joséphine Bacon.

L'essayiste milite également pour que l'école québécoise apprenne aux jeunes une langue autochtone jadis parlée dans leur région.

« Je crois que ça changerait notre mentalité et que ça aurait un effet direct sur le territoire. On se rendrait compte que l'endroit où on habite a des dizaines de milliers d'années et plusieurs strates d'habitation. L'affichage des lieux importants, des rivières et des montagnes, devrait aussi inclure les noms autochtones. Quand on a nommé autrement le territoire, on a détruit tout le symbolique. Rebaptiser tout le territoire avec des noms de saints équivaut, comme l'a dit le géographe Henri Dorion, à un génocide culturel. »

MÉLANIE NOËL

Coupée au montage de l'entrevue du 5 février 2022.

Étienne Beaulieu — PHOTO LA TRIBUNE, JESSICA GARNEAU

• EXPO • SITIONS

— PHOTO FRANÇOIS LAFRANCE

VOUS VOULEZ VOIR?

EXPO
Les yeux dans l'eau

Sous le commissariat de Geneviève Wallen, *Les yeux dans l'eau* s'intéresse aux relations humaines et non humaines qui naissent près de l'eau, en puisant dans la fascination collective pour les capacités rassembleuses et mnémoniques de cet élément. L'exposition explore les connexions créées avec l'eau et à travers elle. Les œuvres de Kelly Jaclynn Andres, Maude Deslauriers, Gaëlle Elma, Tania Love, Ludovic Boney et Caroline Monnet démontrent que les étendues d'eau en milieu urbain font partie d'une arène complexe d'ondulations interreliées. L'eau recueille des récits d'expériences humaines, traverse des écosystèmes, s'infiltre, inonde nos maisons, déplace des populations, unit la terre, la flore et la faune, berce les âmes et nourrit les corps, par-delà le temps et l'espace.

À la galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's et au Centre en art actuel Sporobole, jusqu'au 26 mars.

STEVE BERGERON

CHANSON DE CIRCONSTANCE

CRY BABY
Janis Joplin
Pearl (1971)

L'année 2021 était celle des 100 ans du célèbre N° 5 de Coco Chanel. Et 2022 est celle du 75e anniversaire d'un de ses importants « rivaux », Miss Dior, que le réputé couturier Christian Dior a dévoilé au public le 12 février 1947, le même jour que son premier défilé. Le styliste l'a baptisé ainsi pour rendre hommage à sa sœur Catherine, fière résistante durant la guerre, ayant survécu à la torture et à la déportation, et qui terminera sa vie comme propriétaire d'une exploitation de roses destinées à la parfumerie. Si le nom de Miss Dior, également associé à une ancienne collection de prêt-à-porter, a inspiré quelques auteurs-compositeurs, il est beaucoup plus intéressant de retourner à la chanson de la plus récente campagne du parfum : la version de *Cry Baby* de Janis Joplin, qui se trouvait sur son album posthume *Pearl*, paru en 1971.

STEVE BERGERON

PIERRE LAPOINTE

Musarder dans les beautés muséales

YVES BERGERAS
Le Droit

GATINEAU — Le nouvel album de Pierre Lapointe, *L'heure mauve*, est « conçu en sept tableaux ».

Rien d'étonnant, puisque les quatorze pièces qui le composent sont destinées à accompagner les visiteurs du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) tout au long d'une exposition éponyme mise sur pied par le plasticien suisse Nicolas Party, pensée comme « une méditation à la fois festive et crépusculaire sur la nature, sa représentation dans l'art et son avenir », à découvrir jusqu'au 16 octobre.

Mais si la musique permet bien d'amplifier la dimension « immersive » de l'expérience muséale, l'album de Pierre Lapointe (offert en ligne depuis lundi, alors qu'une version vinyle est prévue pour l'été) a une vie propre et peut très bien coexister de façon complètement autonome, souligne son auteur.

L'œuvre alterne entre sept compositions originales et sept reprises puisées dans le répertoire classique de la grande chanson française, qui viennent leur faire écho, tout comme l'exposition de Nicolas Party met en dialogue ses toiles et murales avec une sélection d'œuvres extirpées des voûtes du MBAM.

L'heure mauve s'ouvre sur *Le serpent qui danse*, texte de Baudelaire mis en musique par Léo Ferré, puis l'album se déploie en convoquant Aznavour, Vigneault, Félix Leclerc, Kurt Weill, Pete Seeger (le temps d'interpréter, dans la langue de Goethe, une chanson associée à Marlene Dietrich) et le pianiste Érik Satie, auquel Lapointe répond par une piste instrumentale de son cru.

Rien de récent, donc. Et ces « classiques », l'auteur-compositeur-interprète les dépoussière en prenant garde de ne pas les bouleverser, optant pour une certaine humilité, dans une démarche orchestrale *classiciste*, d'intention, elle aussi, muséale. Loin des incartades électro-pop, *L'heure mauve* est alité sur un tapis de cordes, de vents et de chœurs propice à la rêverie et la nostalgie.

Nicolas Party et Pierre Lapointe — PHOTO RICHMOND LAM, MBAM

UN COUP DE CHAPEAU AU PASSÉ

« Comme ça se passait dans un musée, on a essayé de rester assez proche des versions originales », dit Lapointe.

« On » évoque le travail de Philippe Brault à la réalisation et de Guido Del Fabbro, venu signer certains arrangements. Lapointe s'est aussi adjoint les services du pianiste Philip Chiu et d'un ensemble de neuf cordes, dont le Quatuor Molinari.

« L'objectif n'était pas de faire des chansons pour les *dancefloor*s », mais de rester fidèle aux « arrangements d'une époque, parce que c'est aussi ça, l'intention » : faire un vrai beau clin d'œil à ce passé où l'on faisait les choses différemment et rendre hommage à des arrangements dont il importe de reconnaître le pouvoir d'évocation, poursuit-il.

Une démarche qui va en sens inverse avec les habitudes de Pierre Lapointe : « Dans mon travail, j'ai toujours essayé de brouiller les pistes, pour qu'on ne sache pas trop quand ç'a été fait ou à quelle époque ça renvoie. »

« Mon but, c'était de rester *classiciste* dans l'approche sonore et aussi dans la façon d'utiliser la langue », non pour singer les anciens, mais pour se coller à leur façon d'approcher le verbe, la poésie, le piétage. « Mon obsession, c'était de retrouver un classicisme qu'on [les chanteurs] n'exploite plus vraiment, aujourd'hui. »

« Je voulais faire quelque chose qui soit à la hauteur de l'architecture d'un musée, avec ses colonnes grecques, ses plafonds hauts, ses grands espaces. Je voulais quelque chose d'aussi sophistiqué et d'imposant, mais qui soit léger et harmonieux en même temps. Des entames de cordes, en chanson, c'est comme les colonnes, en architecture : c'est solide et c'est très beau. »

MÉLANCOLIE

Dans cet espace de liberté, la plus grande contrainte créative du musicien a été... le temps!

« On en avait peu! J'ai 20 ans de carrière, alors j'ai la prétention de penser que je peux [respecter une échéance serrée], mais il faut quand même les accoter, ces grands classiques. Il ne faut pas que [nos compositions] sonnent *pouet pouet* à côté d'elles », s'esclaffe Pierre Lapointe.

L'atmosphère qui s'en dégage se fond dans l'ambiance, elle aussi teintée de mélancolie, de l'exposition de Nicolas Party. Mais cela n'a pas été calculé : « Dans mes couleurs sonores, il y a quelque chose qui amène naturellement la mélancolie. »

PIERRE LAPOINTE
L'heure mauve
CHANSON FRANCO
Bonsound

LE PLAISIR DU JEU DE PISTES

GATINEAU — Sur *L'heure mauve*, chaque nouvelle composition entretient des liens, parfois évidents, parfois moins, avec la relecture du classique qui la précède.

Ainsi, à *L'hymne au printemps* de Félix Leclerc succède très naturellement un *Hymne à l'automne* permettant à Pierre Lapointe de faire ses adieux à un ami cher, le compositeur Michel Robidoux, décédé en 2021.

Au pays de *Youkali* de Kurt Weill, Lapointe répond par son propre néologisme, *Pépiphonie*, figure d'« impératrice de la nuit » flottant dans une mélodie inspirée (entre autres) par l'univers *disneyen* de Blanche-Neige, indique-t-il. Ce mot imagé provient d'une chanson que Lapointe a composée il y a plus de 20 ans, mais qu'il avait « fait disparaître », faute d'en être satisfait.

« Pour *Le serpent qui danse*, j'ai pris le piétage du poème de Baudelaire [suggérant] une relation érotique entre deux êtres, et on peut chanter mon texte sur cette musique » de Léo Ferré.

Lorsqu'est venu le temps d'accompagner la *Gnossienne* nº 1 d'Érik Satie, Phil Brault et Lapointe se sont mis au dessin, procédant un peu comme les poètes dadas et leurs cadavres exquis. « On a été surréalistes, puisque Satie était un surréaliste. »

Observant la fascination de Nicolas Party pour Marlene Dietrich (l'exposition du MBAM met en relation deux de ses portraits de la chanteuse teutonne avec une toile d'Otto Dix), Pierre Lapointe a choisi d'entonner — en allemand, une première pour lui —, *Sag mir wo die Blumen sind*, « hymne pacifiste » popularisé par Dietrich. Il y voit là un « lien à la fois léger et profond, avec la guerre, l'histoire de l'Allemagne et l'histoire de l'art », auquel il ajoute, avec le morceau *Les fleurs d'une autre dimension*, ses propres liens : *« Quand par amour on donne leurs cadavres jolis / Toujours elles nous pardonnent de leur enlever la vie »*, chante-t-il.

ARTISTE VISUEL RATÉ

Pierre Lapointe aime s'autoproclamer « artiste visuel raté », au regard du fait qu'il a, dans sa jeunesse, suivi des études universitaires en arts à l'UQAM. Sa carrière de musicien embrassée à pleine bouche ne l'a toutefois pas empêché de bécoter les arts visuels, collaborant ici et là avec des plasticiens de renom (Sophie Calle, David Altmejd), ou en agissant à titre de porte-parole pour le Musée national des beaux-arts du Québec, lors de l'inauguration de son nouveau pavillon Pierre-Lassonde.

Cette collaboration avec le MBAM est une « source de grande fierté », mais c'est aussi la « suite logique » de son grand-œuvre musical, voire une forme d'« aboutissement », s'enorgueillit l'artiste.

YVES BERGERAS, LE DROIT

ARTS.

TIRE LE COYOTE

MOTS DEVANT

PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

VALÉRIE MARCOUX
Le Soleil

QUÉBEC — Les paroles des chansons de Tire le coyote ont toujours été de l'ordre de la poésie, mais depuis la publication de son recueil *La mémoire est une corde de bois d'allumage*, l'auteur-compositeur-interprète laisse encore plus de place au poète en lui, comme en témoigne son nouvel album, *Au premier tour de l'évidence*, paru le 11 février. « Pour la première fois, j'ai écrit tous les textes avant même d'apposer une note de musique », dévoile Benoit Pinette.

Les mots devaient vivre par eux-mêmes. « C'est quand même vertigineux d'apposer des mots sur une feuille blanche et de ne pas les "cacher" derrière une instrumentation, une orchestration, une voix ou quelque chose d'autre », confie celui qui semble avoir pris goût à ce vertige.

D'ailleurs, sur son nouvel opus, Benoit Pinette offre le premier mot (un texte récité) à Joséphine Bacon. Pour le musicien, rien ni personne n'égale le pouvoir d'évocation de cette grande poétesse. « J'entendais sa voix quand j'écrivais », explique l'auteur, qui a composé ce poème en pensant à elle.

Tire le coyote a l'intention d'espacer davantage ses spectacles dans sa nouvelle tournée qui s'ébranlera le 3 mars. On le voit ici lors de son passage du 26 janvier 2018 au Théâtre Granada. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

Depuis l'arrivée de la COVID-19, le résident de Limoilou vit à temps partiel à la campagne, à Saint-Élie-de-Caxton. « Je ne dirais pas que c'est la pandémie qui a créé ça, mais disons que je me cherchais un chalet depuis longtemps », précise celui qui désirait prendre ses distances avec une certaine « morosité » ressentie en ville, où il y a moins d'espace et plus de gens.

« En campagne, on ressent moins ce stress de rencontrer des gens. C'est sûr que ç'a fini par influencer énormément l'écriture », ajoute-t-il.

Le poète reconnait en riant qu'il avait un certain jugement vis-à-vis des artistes qui devaient absolument partir dans un endroit retiré pour composer une œuvre. « La plupart des albums et des chansons que j'ai écrites, c'est sur le bord de ma table de cuisine en ville, mais, à la fin, j'ai changé mon fusil d'épaule », admet le musicien.

NATURE ET PHILOSOPHIE

L'environnement plus serein qu'il a découvert en campagne lui a apporté un nouvel ancrage, doublé d'un certain détachement, dans son processus créatif. « Je pense que ça s'est transposé dans l'écriture de l'album, qui a quelque chose d'un peu plus enveloppant et apaisé en général », souligne celui qui s'est intéressé aux enseignements du taoïsme pendant l'écriture de son nouvel opus.

« Dans cette philosophie chinoise, la nature est l'enseignante ultime d'une vie heureuse, ce qui, dans mon nouvel environnement tranquille et apaisant, prenait tout son sens », explique-t-il.

Benoit Pinette s'est notamment permis d'explorer cette lenteur méditative dans *À fleur d'eau*, une composition instrumentale *new age* où cohabitent les sons d'un Moog, d'un Korg et d'un vieux Juno. Ce morceau se rapproche d'un style de musique plus ambiant qu'écoute beaucoup le chanteur folk et qui a voulu jumeler ces deux univers.

Il n'est pas le premier à faire l'éloge de la lenteur. Ni de l'amour, comme il le fait dans la chanson-titre de l'album.

« *Au premier tour de l'évidence*, ça se rattache à tout ce qui est sous nos yeux, qui semble évident, mais qu'on ne voit pas parce qu'on est submergé par le quotidien et le rythme effréné de nos vies », explique-t-il.

« On vit dans des sociétés axées beaucoup sur la productivité, sur la performance, et moi, c'est l'effet contraire que ça me fait : c'est dans la lenteur et l'arrêt que je vais davantage me retrouver et non dans ce besoin de montrer que je suis bon à tout prix », affirme l'auteur-compositeur-interprète, qui a acquis une certaine notoriété depuis ses débuts.

ESPACER LES SPECTACLES

Tout en reconnaissant sa chance, l'artiste confie que de remplir les salles et d'enchaîner les concerts n'est pas ce qui apaise « l'être un peu complexe » qu'il est. Le musicien exprime d'ailleurs quelques critiques sur l'industrie dans *La couleur du vent* et *Matière première*.

Cette dernière est parue en 2019 sur *Session acoustique I*. Elle était la seule composition inédite de cet album où Benoit Pinette réinterprétait ses propres pièces. Cette fois, elle est l'unique reprise des onze morceaux présentés. L'artiste propose des arrangements plus étoffés dans cette récente version de la chanson, dont est tiré le titre de son recueil de poésie.

En harmonie avec sa nouvelle appréciation de la lenteur, Tire le coyote effectuera une tournée à partir du 3 mars, mais de manière un peu différente que par le passé. Les spectacles, notamment, seront plus espacés dans le temps.

« La tournée, c'est hyper le *fun* — c'est la communion et le partage avec les gens —, mais je sais maintenant que ce qui me motive réellement et ce qui me fait du bien, c'est la création », explique celui qui a décidé de s'écouter, malgré toute la reconnaissance qu'il éprouve pour les gens qui se déplacent pour l'entendre jouer.

« C'est peut-être le début de la quarantaine aussi. Il arrive un moment où il faut s'arrêter et se demander ce qu'on veut », conclut-il.

Vous voulez y aller?

Tire le coyote
Vendredi 29 avril, 20 h
Théâtre Granada
Entrée : 40 $

Tire le coyote a dévoré les livres du comédien et auteur Robert Lalonde pendant l'écriture de son plus récent disque, si bien qu'il a pris contact avec lui et que les deux hommes en sont venus à collaborer. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ

TIRE LE COYOTE
Au premier tour de l'évidence
FOLK-ROCK FRANCO
La Tribu

SE RETROUVER DANS L'ART

QUÉBEC — « Je trouve qu'il y en a qui ont ce talent de vivre sans trop s'en faire avec les choses et je n'ai pas ce talent », indique Benoit Pinette.

C'est peut-être pour cela, avance l'homme préoccupé par de grandes questions existentielles, que les personnages qu'il met en scène dans ses textes sont toujours en quête de quelque chose.

C'est le cas de *Mathilde*, dont l'inspiration est venue alors que Benoit Pinette travaillait sur la musique du documentaire *La parfaite victime*. La chanson n'évoque pas l'agression en soi. Elle s'attarde plutôt à l'état psychologique dans laquelle se trouve la survivante. Figée et paralysée, Mathilde tente de se libérer de son mal-être.

« Elle cherche à parler. Elle cherche à résister », souligne l'artiste, qui n'a pas de difficulté à se mettre à la place de quelqu'un d'autre. Au contraire, sa grande sensibilité lui fait vivre toutes sortes d'émotions par procuration.

Loin de vouloir exacerber la tristesse liée aux thèmes exploités, Benoit Pinette conçoit plutôt ses compositions comme des compagnons potentiels pour les âmes souffrantes. Lui-même se sent moins seul quand il découvre une œuvre évoquant ses propres hantises.

« J'ai l'impression d'être compris. Une chanson triste me propulse et m'aide à sortir de cet état, confie le poète. Ça sert un peu à ça, finalement, la musique : les gens se sentent moins seuls avec l'art en général. »

AVEC ROBERT LALONDE

Durant les six à huit mois au cours desquels sont nés les textes de ses morceaux, le musicien a lu une douzaine de livres de Robert Lalonde.

« Robert [Lalonde], sans le savoir, est celui qui a le plus influencé l'écriture de cet album », affirme Benoit Pinette.

Il a senti que l'auteur partageait certaines de ses souffrances existentielles tout en étant, lui aussi, capable de les conjuguer à une vision du monde empreinte d'espoir.

« Ça me nourrissait tellement, autant dans mon besoin de comprendre que de philosopher, indique le musicien. Il y a des artistes comme ça qui nous touchent au point qu'on a l'impression qu'ils ont tout fait pour nous parler à nous. »

Benoit Pinette fait partie de ces personnes qui écrivent aux artistes dont les œuvres l'ont marqué. Improbable et instantanée, une amitié est née avec Robert Lalonde, qui a découlé sur une collaboration. Un peu à la manière d'un cadavre exquis, ils ont coécrit *Nous brûlons jusqu'aux os à distance*, au fil de leur correspondance.

Cette amitié n'est pas la seule qui a contribué à la conception du nouvel album de Tire le coyote. L'arrivée du musicien à Saint-Élie-de-Caxton l'a aussi rapproché de Jeannot Bournival, avec qui il a coréalisé *Au premier tour de l'évidence*.

« Il a son propre studio au village », souligne l'auteur-compositeur-interprète, qui a profité de cette situation pour enregistrer ses chansons à un rythme plus lent, en ayant le luxe de faire plusieurs essais.

« Ça m'a vraiment permis de plonger dans la vision que j'avais, et lui avait les capacités et l'habileté à construire ces couches sonores et à me diriger là-dedans », ajoute-t-il.

VALÉRIE MARCOUX, LE SOLEIL

GUYLAINE TANGUAY

GINETTE, CÉLINE ET LES AUTRES

DANIEL CÔTÉ
Le Quotidien

SAGUENAY — Guylaine Tanguay lancera trois albums en 2022. Chacun d'eux l'amènera à fréquenter d'autres répertoires que le sien, alors que la chanteuse interprétera des pièces sélectionnées par ses admirateurs. Pour amorcer cette séquence, elle pose sa voix sur onze classiques de Ginette Reno.

« Je l'ai tellement écoutée quand j'étais jeune, parce qu'elle était toujours à la télévision. Même si les textes étaient trop vieux pour moi, j'aimais son répertoire », raconte-t-elle.

Guylaine Tanguay tenait cependant à obtenir le feu vert de Ginette Reno, par l'intermédiaire de son fils Pascalin.

« À mes yeux, c'était super-important de lui parler afin de savoir ce que sa mère pensait de ce projet. Elle a exprimé son accord. Nous devions nous faire photographier ensemble, mais le confinement a rendu la chose impossible. Par contre, Ginette a écrit un mot touchant pour l'album. »

Guylaine Tanguay lancera trois albums en 2022, une séquence qui s'amorce par son hommage à Ginette Reno, *Ginette à ma façon*. Elle sera en spectacle au Vieux Clocher de Magog le 16 avril, au Centre culturel d'East Angus le 30 avril et à la salle Maurice-O'Bready le 17 novembre. — PHOTO MELANY BERNIER

En studio, il n'était évidemment pas question de calquer les enregistrements originaux. Il fallait ouvrir une perspective différente et, tout naturellement, *Ginette à ma façon* a épousé des couleurs country.

« Moi et Sébastien Dufour, qui a assuré la réalisation, nous souhaitions intégrer la *steel guitar* [guitare hawaïenne] avec finesse. Je trouve cet instrument tellement réconfortant. »

Quant au travail vocal, il n'a pas été aussi ardu qu'on pourrait le croire. Une part du mérite revient au public, estime Guylaine Tanguay.

« Il y a eu des coups de cœur des gens, des titres qui revenaient tellement souvent que c'en était drôle (*L'essentiel, Ça va mieux, Un peu plus haut, un peu plus loin* et *Je ne suis qu'une chanson*...). Mais ceux qui me suivent depuis longtemps ont choisi des pièces qui m'allaient bien. Des pièces que, moi-même, j'avais le goût de faire. »

CÉLINE AU PRINTEMPS

Paru le 11 février, *Ginette à ma façon* a donné lieu à un spectacle virtuel par le truchement de Live dans ton salon (avis aux amateurs, on peut le visionner jusqu'au 15 février, accompagné d'une entrevue menée par Paul Houde). C'était un juste retour des choses : la décision de lancer trois albums cette année découle des nombreuses apparitions de Guylaine Tanguay sur cette plateforme.

« C'est un bel outil. Je crois que, même après la pandémie, on continuera de s'en servir. Si j'ai un projet spécial qui ne justifie pas de tournée, un spectacle de Noël par exemple, le virtuel constituera une option intéressante. L'important, c'est de proposer des productions de qualité, comme le fait Live dans ton salon. »

Devant la fermeture des salles, Guylaine Tanguay a repris ses différents spectacles sur cette plateforme, avant d'étrenner une formule baptisée *À ma façon*. Le public était invité à soumettre des demandes spéciales. Des tendances se sont dégagées, ce qui a mis la puce à l'oreille de son mari et gérant, Carl Bazinet.

« C'est lui qui m'a suggéré de faire trois albums à partir de ça. Le deuxième, prévu au printemps, sera consacré à Céline Dion. Le dernier regroupera des pièces variées. On va l'appeler *Vos coups de cœur à ma façon* et il sera prêt à l'automne. »

Un spectacle inspiré de ces enregistrements sillonnera le Québec en octobre et novembre. Il comportera également des extraits de *Country*, album mis en marché dans les premiers mois de la crise sanitaire.

« On va mettre du *gaz* dans le *char* et prendre la route », lance la chanteuse avec entrain.

GUYLAINE TANGUAY
Ginette à ma façon
COUNTRY FRANCO
Musicor

Anachnid rêve éveillée

ISABEL AUTHIER
La Voix de l'Est

GRANBY — Une aura de mystère nimbe l'auteure-compositrice-interprète Anachnid. Sa facture sonore et visuelle, son nom d'artiste, sa personnalité singulière : tout contribue à cette impression.

Tout juste dans la vingtaine, l'artiste élude déjà son âge, préfère ne pas trop s'attarder sur sa véritable identité et confie qu'elle ne souhaite pas insister sur ses racines autochtones. Pourtant, elle y reviendra elle-même durant la conversation... Complexe Anachnid!

Anachnid s'inspire de ses racines autochtones pour explorer et créer ses propres sonorités, résolument urbaines. — PHOTO LA PRESSE, SARAH MONGEAU-BIRKETT

Mais parlons d'abord de ce nom de scène — inspiré de l'araignée, son animal totem de la nation ojicri — auquel elle s'identifie complètement. « C'est une grand-mère araignée bienveillante, qui protège les familles des mauvais esprits et des mauvais rêves. Ça met une intention dans mes spectacles. J'ai aussi un côté venimeux plus sombre, un peu mesquin, mais sur scène, j'emmène les gens vers la lumière et la guérison. »

Lauréate du Félix de l'artiste autochtone de l'année au Gala de l'ADISQ 2021 — et aussi nommée dans plusieurs autres catégories —, Anachnid profite de l'émergence de la scène autochtone pour expérimenter. Inspirée de ses racines, elle se permet tout, réinventant les sons, insérant dans ses pièces des références à la nature et jouant à fond la carte de l'urbanité. Tout y passe : l'électro-pop, la lenteur du *trap*, l'indie, notamment, portés par des effets numériques.

La jeune femme compare sa musique à de la nourriture, faisant remarquer que certains chefs cuisinent dans un style traditionnel, alors que d'autres choisissent le style « fusion ». « Je te laisse deviner ce que j'ai choisi de faire! » lance-t-elle en riant.

Le résultat est souvent planant, à mille lieues des sentiers battus. Assez pour que son premier album *Dreamweaver* apparaisse sur la longue liste du prix de musique Polaris en 2020.

Le public l'a cependant découverte en 2018, lorsqu'elle a lancé l'extrait *Windigo*.

« J'ai toujours été quelqu'un de privé et d'introverti, alors ça s'est bien passé. Je pense que je me suis intégrée à un bon rythme à la société en tant qu'artiste. J'ai fait attention à la façon dont je partage qui je suis, j'ai été prudente pour ne pas entrer trop vite dans les médias. Nous, les autochtones, avons survécu à travers le silence. C'est une valeur culturelle chez moi. »

« J'aime que mes prestations soient comme un rêve, comme si le temps n'existait pas », mentionne celle qui attire un public de tous les âges, enfants inclus. Flanquée de deux musiciens, elle se permet même quelques « petits solos » en s'accompagnant à la flûte, au clavier et au tambourin.

Détail non négligeable : avant ses spectacles, Anachnid prend soin de découvrir le passé autochtone des endroits qu'elle visite. Une marque de respect, semble-t-il, très appréciée.

Vous voulez y aller?

Anachnid
Vendredi 18 février, 20 h
Pavillon des arts et de la culture de Coaticook
Entrée : 25 $

ANGÈLE DUBEAU ET LA PIETÀ

Pour la voix des femmes

DANIEL CÔTÉ
Le Quotidien

SAGUENAY — Il y a 40 ans, la flûtiste Sabine Meyer est devenue la première femme à joindre les rangs de la Philharmonie de Berlin. Cette nomination appuyée par le chef Herbert von Karajan avait provoqué une onde de choc dont l'écho a retenti jusqu'à New York, où Angèle Dubeau perfectionnait son art à l'école Juilliard.

« Nous avions célébré cette nouvelle », se souvient la violoniste. Que cette percée symbolique ait tourné à l'eau de boudin quelques mois plus tard, lorsqu'une majorité de musiciens ont refusé d'accorder sa permanence à leur consœur, n'a pas réduit la portée de l'événement. Cette brèche, d'autres femmes l'élargiraient.

Angèle Dubeau, par exemple, est devenue l'une des premières solistes à faire carrière au Québec. Elle aussi s'est heurtée au poids de la tradition. À la suite d'un concert où il semblait l'avoir appréciée, un critique a écrit cette chose étrange : « Elle joue comme un homme. » Loin d'être intimidée par ce camouflet déguisé en compliment, la musicienne a poussé le bouchon plus loin en fondant La Pietà.

C'était il y a 25 ans, un anniversaire qu'il convenait de célébrer en produisant *Elle,* un album mettant les compositrices à l'honneur. Des femmes jouées par d'autres femmes, afin de montrer que les temps changent. « Cet enregistrement constitue une belle bouffée d'air frais. On voit que les femmes prennent de plus en plus de place dans le monde de la musique », affirme Angèle Dubeau.

Elles sont si présentes, si actives, que son problème fut de gérer l'abondance. « J'ai passé des centaines et des centaines d'heures à écouter des œuvres provenant de plusieurs pays. Je souhaitais découvrir de nouvelles compositrices, parallèlement à celles que je connaissais déjà, et, comme d'habitude, je me suis retrouvée avec trop de pièces, raconte la musicienne. J'ai eu le doux plaisir de choisir. »

Angèle Dubeau et La Pietà soulignent les 25 ans de l'ensemble par la sortie de l'album *Elle*, consacré aux compositrices d'aujourd'hui, et vivra un moment exceptionnel en mars, à l'occasion de deux concerts donnés à Venise, dans l'église de la Pietà. La prestation du 20 février à la salle Maurice-O'Bready de Sherbrooke est à guichets fermés. — PHOTO LAURENCE LABAT

DES COULEURS DIFFÉRENTES

Parmi les œuvres qui font image, notons *Mémoire,* de Katia Makdissi-Warre, qui a amalgamé le violon aux chants de gorge que pratiquent les femmes inuites. Le vent du nord souffle sur cette partition dont Angèle Dubeau rêvait depuis dix ans, ce qui correspond au moment où, dans le cadre de la Fête de la musique tenue à Tremblant, elle avait reçu deux femmes maîtrisant ce mode d'expression.

« Je ne savais pas dans quel contexte je pourrais mettre ça sur disque, jusqu'à ce que je lance le projet *Elle*. J'ai contacté Katia, que je connaissais déjà, et j'ai eu l'idée folle de lui demander un trio réunissant mon violon, ainsi que les deux voix, mentionne la musicienne. On a également inséré des extraits sonores provenant des archives. »

Requiem for My Mother, de Rebecca Dale, illustre de quelle manière cette compositrice a fait le deuil de sa mère. « Elle joue avec des couleurs sombres, un terrain de jeux incroyable pour une femme comme moi qui carbure à la chair de poule, décrit Angèle Dubeau. C'est Rebecca qui m'avait proposé cette pièce. Après l'avoir écoutée, j'avais les larmes aux yeux. »

Sur la dernière plage de l'album, par contre, le duo qu'elle forme avec la pianiste jeannoise Amélie Fortin donne le goût de sourire. Intitulée *Girandole des Danses imaginaires*, cette œuvre truffée de notes aiguës, où la pianiste tape si fort sur les touches qu'on dirait des percussions, a quelque chose de facétieux.

« La compositrice Ana Sokolovic provient des Balkans, précise Angèle Dubeau. La pièce que nous avons interprétée fait partie d'une suite comprenant quatre mouvements. Inspirée par la musique de sa région, elle évoque le jeu des gouttelettes d'eau et d'un moulin. C'est le genre d'histoire que les gens peuvent se raconter autour d'un feu. »

L'une des priorités de la musicienne fut de réunir des signatures différentes, tout en incluant un titre ancien provenant du répertoire d'Hildegard von Bingen. Se frotter à autant d'univers aura été une source de joie pour la violoniste, tout comme l'enregistrement des pièces avec La Pietà. Contre le *spleen* pandémique, il n'y avait pas de meilleur antidote.

« Maintenant, il est grand temps que la culture revienne, parce qu'elle représente une source de bonheur dans notre société. Les salles rouvrent et je suis contente. Et les 5 et 6 mars, nous allons jouer à Venise, dans l'église de La Pietà, là où Vivaldi dirigeait de jeunes filles. Ce sera une belle façon de célébrer nos 25 ans. La musique aura ainsi le dernier mot. »

ANGÈLE DUBEAU ET LA PIETÀ
Elle

CLASSIQUE
Analekta

LITTÉRATURE SENTIMENTALE

L'ÉLAN DU CŒUR, CE MOTEUR

KARINE TREMBLAY
karine.tremblay@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Parce que le sentiment amoureux est le moteur d'innombrables histoires romanesques, les auteurs Marie-Pier Luneau et Jean-Philippe Warren ont décidé de consacrer tout un ouvrage à la littérature sentimentale.

Ensemble, ils ont épluché un vaste corpus d'œuvres québécoises pour écrire *L'amour comme un roman*, qui sort pile-poil pour la Saint-Valentin.

« On a commencé notre recherche en 2015. On a dû lire 300 romans en tout, mais on a épuré notre éventail pour ne garder que ce qui correspondait à notre définition très précise du roman d'amour, soit environ 150 titres », explique Marie-Pier Luneau, qui est professeure de littérature à l'Université de Sherbrooke.

Les chercheurs n'ont conservé que les romans où c'est le triomphe de l'amour qui l'emporte sur tout le reste.

« L'histoire des livres qu'on a étudiés porte sur l'amour, même si, parfois, cette histoire est enchâssée dans un autre genre littéraire, le roman policier ou historique, par exemple. Souvent, on suit deux personnages qui se rencontrent, mais qui sont ensuite séparés et qui traversent toutes sortes d'empêchements avant de pouvoir se retrouver à la fin du récit. »

À travers le prisme du cœur, c'est toute une évolution de la société qui se découpe.

« On nous vend l'idée que c'est universel et que "l'amour est enfant de bohème, qu'il n'a jamais connu de loi", mais on réalise que la représentation de l'amour, elle change tout le temps dans le roman, elle varie selon les époques. »

Les auteurs ont découpé leur échantillon en six grandes périodes, mais là où apparaît la plus grande césure, le tournant véritable, c'est au milieu des années 1940, après la Deuxième Guerre mondiale.

« Avant ce tournant, l'élan amoureux est porté par l'impératif social, par ce qui est socialement acceptable et souhaitable. »

Professeure de littérature à l'Université de Sherbrooke, Marie-Pier Luneau cosigne, avec Jean-Philippe Warren, un essai sur la littérature sentimentale québécoise. — PHOTO LA PRESSE, ROBERT SKINNER

Dans les années 1920, par exemple, l'amour est en quelque sorte « domestiqué ».

« C'est sans doute la période la plus décourageante, du point de vue de l'histoire des femmes. Elles sont dociles, elles s'en remettent au choix de leurs parents et se soumettent à ce qu'on attend d'elles. »

BONHEUR AMOUREUX

Après la guerre, on glisse vers un autre paradigme.

« L'amour est alors tourné vers le bonheur du couple. Dans les années 1950, ça se traduit par un beau *bungalow* et une cuisinière électrique, tandis que, dans les années 1960 et 1970, on voit la sexualité apparaître davantage. »

À travers les romans des différentes époques, c'est une autre histoire du Québec qui apparaît.

« C'est ce qui rend l'exercice très intéressant à faire. En même temps, les changements observés sont lents, parce que le roman populaire n'a pas l'objectif de brasser les conventions sociales, il ne peut pas aller trop loin pour ne pas bousculer la société. »

> **« On nous vend l'idée que c'est universel et que "l'amour est enfant de bohème, qu'il n'a jamais connu de loi", mais on réalise que la représentation de l'amour, elle change tout le temps dans le roman, elle varie selon les époques. »**
>
> — Marie-Pier Luneau

C'est que, par définition, le roman populaire veut rejoindre une large frange de la population; il se moule donc aux idées dominantes de son époque.

« On voit apparaître les histoires d'amour homosexuel au tournant des années 2000. Avant ça, c'est très hétéronormé. En étudiant un corpus sur une longue période, on voit des courants et des changements sociaux se dessiner, une certaine émancipation aussi, mais les représentations amoureuses restent encore extrêmement conservatrices. »

Même dans les œuvres plus récentes, qu'on pourrait croire plus décomplexées (notamment sur le plan sexuel), on constate que les clichés ont la vie longue.

« On s'attendrait à ce que, plus le roman sentimental se libère de ses chaînes, plus les personnages y soient émancipés, mais ce n'est pas ce qu'on constate. Les protagonistes ne sont pas sexuellement plus libres dans les œuvres récentes. Par exemple, on a vu apparaître toutes sortes de romans épigones de *50 nuances de Grey* et la femme y est toujours campée comme étant sous l'emprise de l'homme. Les représentations identitaires reproduisent l'idée de l'homme dominant et de la femme dépendante », souligne Mme Luneau.

Même dans la littérature aigre-douce (*chicklit*), où les héroïnes s'affichent comme libres et indépendantes, la rhétorique du prince charmant n'a pas disparu.

« On s'en moque, de cette quête-là, mais ça se faufile encore. Cela dit, la chose qui m'a le plus frappée, c'est que, dans tout ce qu'on a étudié, l'amour n'est jamais dissocié des questions d'ascension sociale ou matérielle, alors même qu'on a si longtemps cultivé cette idée qu'on était un "peuple né pour un petit pain". Il y a toujours des questions d'argent dans le roman d'amour. On ne se marie pas par argent, mais aimer quelqu'un qui est plus riche que soi, ou qui fait partie d'une autre classe sociale, c'est très présent. Sociologiquement, ça dit peut-être que la misère, ça ne fait rêver personne », constate Marie-Pier Luneau.

DES HARLEQUIN ET DU TIDE

L'intérêt de celle-ci pour le roman d'amour populaire prend racine dans des souvenirs d'il y a longtemps.

« Je viens d'un milieu modeste et je me souviens que, lorsque j'étais ado, il y avait des romans Harlequin dans les boites de savon à lessive. Je trouvais ça merveilleux que des livres arrivent dans un emballage de Tide. C'est en étudiant en lettres, au cégep, que j'ai pris conscience que certains romans n'étaient pas considérés comme de la vraie littérature. Quand je suis devenue professeure à l'université, j'ai lu *La corrida de l'amour*, roman Harlequin de Julia Bettinotti. Et c'est là que j'ai compris qu'on avait le droit d'approcher ces objets-là, de les faire parler. Sinon, on renonce à comprendre toute une partie du marché du livre. »

Une partie souvent boudée par les intellectuels et les puristes, qui lèvent aisément le nez sur le roman sentimental.

« Certains sont superbement écrits, d'autres moins, comme les romans policiers, d'ailleurs. Il reste que le roman d'amour est regardé de plus haut. Probablement parce qu'il est souvent écrit par des femmes et majoritairement lu par des femmes aussi. Mais il faut aussi se pencher sur la littérature populaire, parce qu'elle a aussi des choses à nous dire sur qui on est. »

MARIE-PIER LUNEAU ET JEAN-PHILIPPE WARREN
L'amour comme un roman — Le roman sentimental au Québec, d'hier à aujourd'hui

ESSAI
Presses de l'Université de Montréal
368 pages

DIX ROMANS D'AMOUR QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE

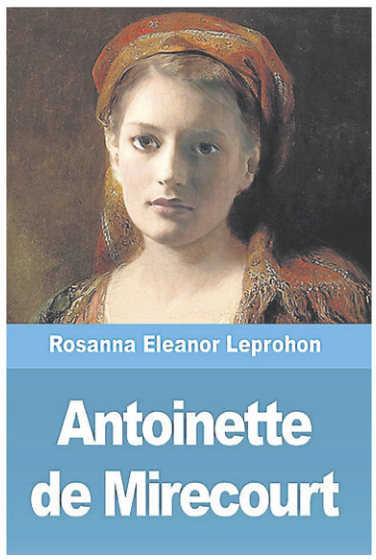
À notre demande, Marie-Pier Luneau nous fait la liste de dix romans d'amour qui valent la lecture, pour différentes raisons. Voici ses choix, par ordre chronologique. KARINE TREMBLAY

ANTOINETTE DE MIRECOURT

ROSANNA ELEANOR LEPROHON

BEAUCHEMIN & VALOIS, 1865

En ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Antoinette_de_Mirecourt/Texte_entier



« C'est l'un des premiers romans sentimentaux. Il a été écrit par une Montréalaise anglophone et a ensuite été traduit. On y voit l'histoire des classes sociales et des interdits d'alors. L'héroïne traverse toutes sortes de péripéties avant de finir dans les bras du bel Anglais dont elle est amoureuse. Ça, c'est atypique des romans de l'époque. »

UN CŒUR FIDÈLE : ROMAN CANADIEN

BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE, 1924

En ligne : https://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Lamontagne-coeur.pdf

« Dans les années 1920, la censure cléricale est forte. C'est la grosse vague du roman du terroir et dans celui-ci, on trouve l'exemple de l'amour domestiqué. »

SOUFFLE DE PASSION

BETTY FOREST

ÉDITIONS POLICE-JOURNAL, 1947

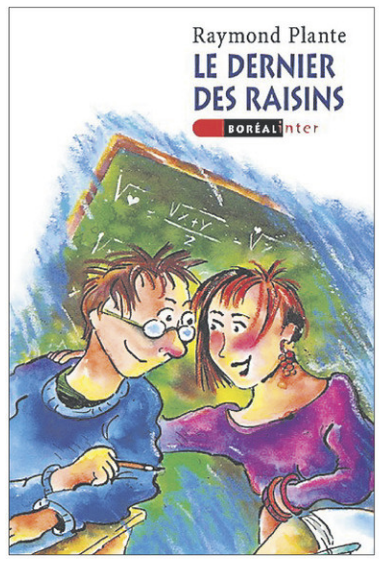
En ligne : https://www.amoura10sous.com/lire

« C'est un roman typique des années 1950 où on suit une fille qui se voit obligée de se marier avec un gars *plate*. Un imbroglio impossible la fait ultiment retrouver le bel aviateur qui l'avait fait rêver. »

LE DERNIER DES RAISINS

RAYMOND PLANTE

ÉDITIONS BORÉAL, 1986

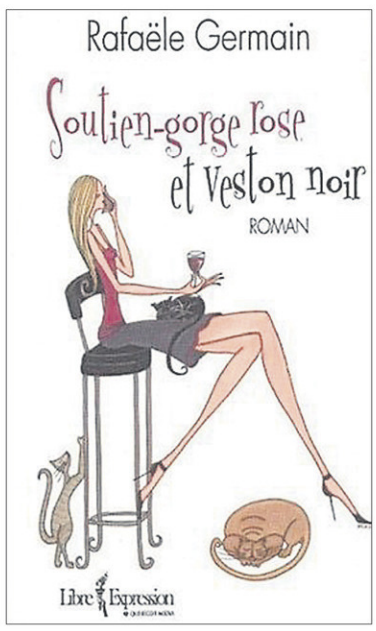


« Même dans la littérature pour ados, on peut trouver de beaux romans sentimentaux. Celui-là est un classique assez original au discours plus féministe. »

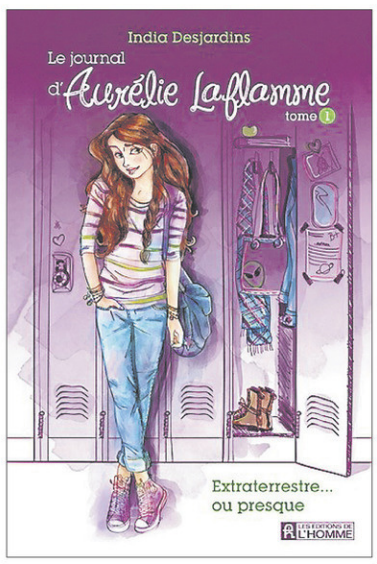
SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR

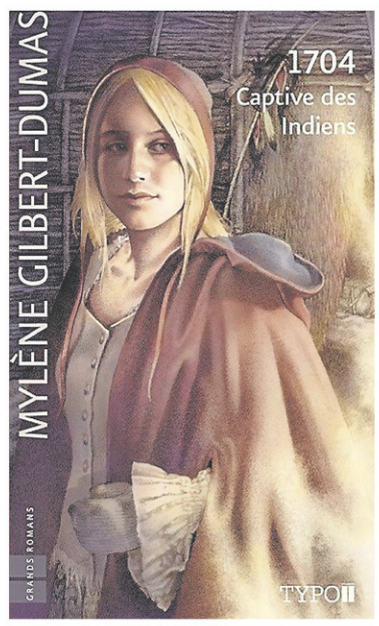
RAFAËLE GERMAIN

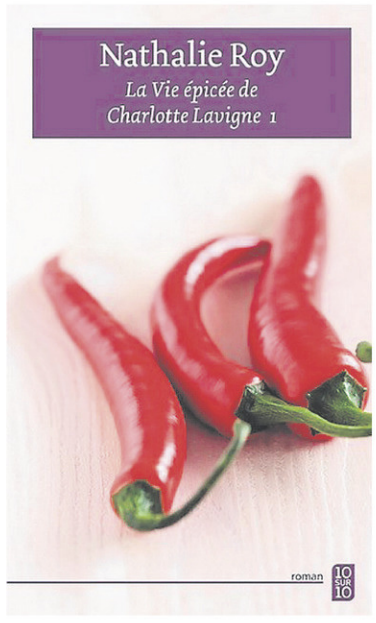
LIBRE EXPRESSION, 2004

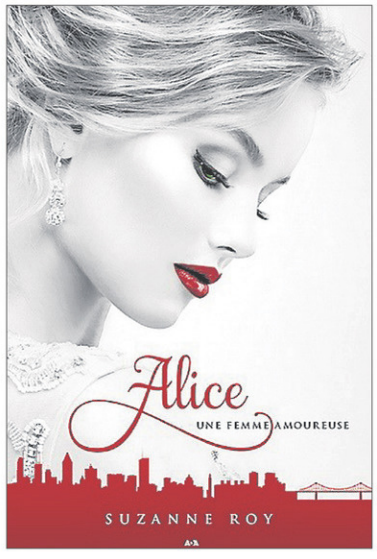


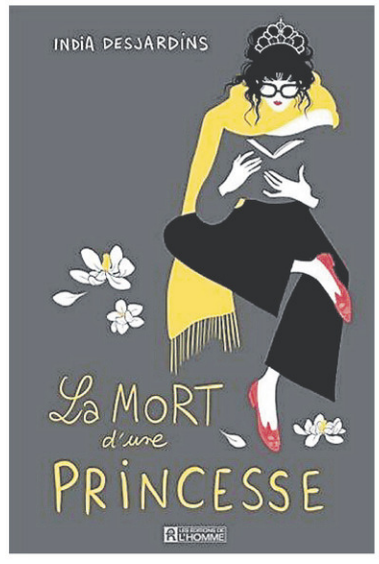
« Ce roman figure dans les pionniers de la *chicklit* québécoise. »











LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME, TOME I. EXTRATERRESTRE... OU PRESQUE!

INDIA DESJARDINS

ÉDITIONS DE L'HOMME, 2006

« Un autre bel exemple de roman sentimental pour ados. »

1704. CAPTIVE DES INDIENS

MYLÈNE GILBERT-DUMAS

TYPO, 2008

« C'est un roman historique, mais il s'appuie sur une histoire sentimentale. Ça arrive fréquemment. On n'a qu'à penser aux succès *Les filles de Caleb* et *Au nom du père et du fils*. »

LA VIE ÉPICÉE DE CHARLOTTE LAVIGNE. TOME 1 – PIMENT DE CAYENNE ET POUDING CHÔMEUR

NATHALIE ROY

LIBRE EXPRESSION, 2011

« La *chicklit* renouvelle le discours du roman sentimental. Même si ça commence souvent avec un manifeste du célibat, on voit que les rapports hommes-femmes reproduisent certains schémas, comme celui de la petite fille protégée par son père. On trouve ça dans le discours de l'héroïne, ici, qui affirme que, si son père était là, il la sauverait. »

ALICE. UNE FEMME AMOUREUSE

SUZANNE ROY

ADA, 2016

« C'est un titre intéressant parce que c'est un croisement entre la *fantasy* et les histoires de vampire façon *Twilight*, qui est aussi un roman sentimental, d'ailleurs. »

LA MORT D'UNE PRINCESSE

INDIA DESJARDINS

ÉDITIONS DE L'HOMME, 2017

« Ce roman assez audacieux se distingue par son contre-discours sur la comédie romantique. Il correspond quand même à notre définition du roman sentimental, puisque l'héroïne finit malgré tout en couple. »

LÉA HARVEY
Le Soleil

Dans *Porca miseria*, Tonino Benacquista soulève plusieurs questions liées à l'immigration, au déracinement ou encore à l'identité. — PHOTO F. MANTOVANI

TONINO BENACQUISTA

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

QUÉBEC — L'histoire de Cesare et d'Elena a des débuts romanesques : l'homme fort, sauvage et courageux enlève la belle à son avenir tout tracé. Ensemble, sur leur fidèle destrier, ils voguent, amoureux, vers de nouvelles contrées. Or, le destin en a décidé autrement, convient Tonino Benacquista. Avec *Porca miseria*, l'écrivain refait le parcours de vie de ses parents et de sa fratrie, qui ont quitté l'Italie pour la France en 1954, sept ans avant sa naissance.

Q Qu'est-ce qui vous a amené à ce livre sur votre histoire familiale?

R J'écris depuis plus de trente ans maintenant et je n'ai fait que des fictions. Il m'a fallu tout ce temps pour me décider à écrire une histoire vraie, en l'occurrence la mienne, celle de mes parents. Je crois qu'il a fallu beaucoup de temps pour me réconcilier avec cette histoire. Mais je pense aussi que tous les auteurs, au courant de leur vie, passent par [la création de] ce récit. Pour moi, le moment était venu. Je ne le fais qu'une fois, ensuite je retourne à la fiction.

Q Comment avez-vous vécu ce plongeon dans le passé?

R J'en ressors avec un certain soulagement, parce qu'il ne s'agit pas forcément de souvenirs heureux, mais j'avais envie de raconter tout ça. En partie pour m'en débarrasser. Parler de soi permet aussi d'aborder beaucoup d'autres choses. Ce qui m'intéressait, c'était le sentiment de déracinement, de double culture, d'appartenance — ou pas — à une culture. Je traite ça de l'intérieur, en essayant de croiser le regard de l'enfant que j'étais et celui de l'adulte que je suis devenu. Avec cinquante ans d'écart.

Q Avez-vous l'impression de dresser également un certain portrait de l'époque?

R Oui, bien sûr. Je montre les années 1970 telles que je les ai vécues, dans cette petite banlieue ouvrière où mes parents s'installent. Il y a aussi beaucoup de souvenirs d'école! Mes confrontations avec l'école elle-même, le savoir, la lecture. La conquête du français n'allait pas de soi pour moi, même si je suis né en France et que j'ai appris cette langue dès la maternelle. J'étais dans une famille d'immigrés et mes parents ne parlaient pas beaucoup le français. J'essaie donc de mettre en avant ce paradoxe : pourquoi mon appropriation de la langue française s'est faite par l'écriture plutôt que par la lecture? J'ai le sentiment d'avoir écrit avant d'avoir lu.

Q Est-ce qu'au fond, au-delà de la lecture et de l'écriture, vous vous intéressiez surtout à la fiction? Parce que le livre fait un peu l'éloge de tous les possibles qu'il nous reste à créer.

R Oui, il y a de ça. Je laisse une place à l'imaginaire : tous les enfants rêvent, créent des histoires. Moi, disons que j'aimais bien en avoir une trace écrite. Je voulais fabriquer une fiction et surtout la terminer! Je pense que le goût de la lecture m'est venu tardivement. J'étais inquiet de m'attaquer aux classiques. Il y avait quelque chose d'inhibé, que je ne m'autorisais pas, qui n'était pas spontané, devant Balzac, Dumas, Zola. J'entendais mes collègues de classe qui s'exaltaient à la fin du *Comte de Monte-Cristo* et qui s'attaquaient à *L'île au trésor*. Hélas, je n'avais pas recours à ces livres.

En revanche, je n'ai jamais eu de problème à écrire mes propres histoires. Je ne faisais pas de la poésie ni du journal. Pour moi, raconter une histoire, c'est aussi se confronter à la langue. Et je crois que ça m'a plus appris qu'une dictée à l'école.

Q Mais votre livre baigne également dans la culture au sens large du terme. Pourrait-on parler d'une forme d'hommage?

R À la culture populaire, oui. Dans un des chapitres, je décris ce que peut être l'idée de culture dans une petite banlieue en 1972 et des œuvres qui étaient à la portée des enfants du quartier. Il y a la bande dessinée, le cinéma certainement, la musique, et pour moi, dans une moindre mesure, la télévision.

Mais toutes ces influences se traduisaient par le romanesque. Ce n'était pas le cinéma qui m'intéressait. Quand j'ai travaillé dans ce domaine, c'était immédiatement en tant que scénariste. Ça n'a pas été autre chose. Je ne me suis jamais dit : « Tiens! Un jour, je dirigerai des acteurs et leur ferai jouer une scène. »

Q Quelle est votre relation avec l'écriture aujourd'hui?

R Je viens d'avoir soixante ans et je n'ai plus cette espèce de frénésie de jeunesse. À 25 ans, j'étais obsédé par l'idée de publier. J'ai eu de la chance, mais c'était préoccupant. Aujourd'hui, c'est mon travail quotidien. Je me lève tous les matins, j'écris jusqu'à midi et après je passe à autre chose. C'est plus apaisé. Maintenant, ma question véritable est : « Pourquoi écrire cette histoire? » Parce qu'elle va m'occuper pendant deux, trois ans. Une fois que j'ai beaucoup de matériel, j'essaie de trouver toutes les raisons de ne pas la faire. Est-ce que j'ai assez d'idées pour la mener à bien? Est-ce que c'est une redite par rapport à ce que j'ai déjà fait? Est-ce que ça n'a pas déjà été fait cent fois, et cent fois mieux? À quoi bon raconter ça aujourd'hui? Si je n'ai pas trouvé le moyen de m'en débarrasser, alors là il faut que j'écrive le roman.

Je conserve donc quelques doutes, mais il y a aussi beaucoup de certitudes. J'ai fini par les acquérir grâce à mon expérience. Aujourd'hui, je sais notamment que, lorsque je bute sur quelque chose, j'en trouverai la solution si je persiste. C'est une sagesse que je crois avoir maintenant.

Q Est-ce qu'en tant qu'écrivain, on conserve toujours une carapace? Même lorsqu'on aborde des sujets plus délicats comme ceux de *Porca miseria*?

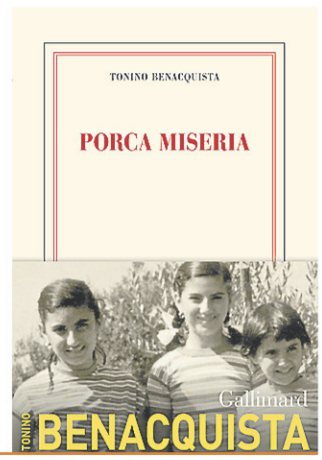
R J'ai quand même l'impression d'être allé assez loin dans la confidence. J'ai eu l'autorisation de ma famille et j'ai eu accès à leur mémoire puisque je remonte bien avant ma naissance. Après j'ai dû chercher une tonalité entre le regard de l'enfant et celui de l'adulte. L'introspection, ça peut être ennuyeux. Je devais trouver des épisodes qui pouvaient faire écho dans l'esprit des lecteurs.

Q « *Porca miseria* » (chienne de vie), c'est une expression qu'employait votre père. Pourquoi en faire le titre?

R Parce que je voulais un titre italien. Je me suis aperçu que tout le monde, en France en tout cas, savait ce que c'était. *Porca miseria*, ça suit les immigrés italiens, où qu'ils aillent.

TONICO BENACQUISTA
Porca miseria

ROMAN
Gallimard
208 pages



JEAN-JACQUES PELLETIER

Affronter la fin du monde

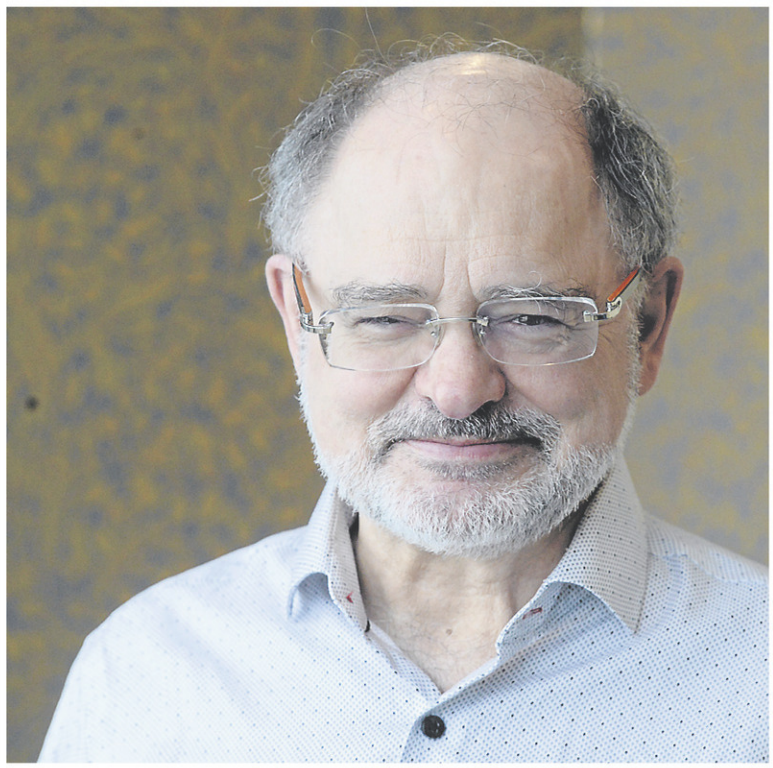
LÉA HARVEY
Le Soleil

QUÉBEC — Il y a les catastrophes qui touchent la planète tout entière, mais il y aussi les catastrophes personnelles, celles qui, quoique de moins grandes envergures, font autant de ravages dans la vie d'un individu. Depuis plus de 30 ans, Jean-Jacques Pelletier s'intéresse à ces enjeux délicats et effrayants, certes, mais importants. Parce que, pour sauver le monde, les humains devront avant tout le regarder tel qu'il est, soutient l'écrivain.

Avec *En marge de l'apocalypse*, Jean-Jacques Pelletier offre une quinzaine de nouvelles qui revisitent certains thèmes et personnages qui lui sont chers. Ses fidèles lecteurs auront ainsi le plaisir de retrouver deux tandems : Victor Prose et l'inspecteur Théberge, de même que l'inspecteur Dufaux et Natalya, appartenant respectivement à la série des *Gestionnaires de l'apocalypse* et aux romans suivants.

Si la plupart des textes sont inédits, l'auteur a aussi eu l'envie de renouer avec cinq nouvelles devenues introuvables, de les réécrire tout en respectant leur trame narrative initiale. Parmi celles-ci, on compte notamment *La burqa de fer*, parue dans la revue Alibis en 2016, ainsi que *Sang d'encre*, publiée dans le recueil *Boucs émissaires* en 2005.

Avec cette édition commentée, Jean-Jacques Pelletier entoure ses œuvres de contexte. Un moyen de mettre en lumière l'un des grands thèmes qui l'occupe depuis toujours : l'apocalypse.



Avec *En marge de l'apocalypse*, l'auteur Jean-Jacques Pelletier revisite un thème qui teinte plusieurs de ses ouvrages : la fin du monde. — PHOTO LE SOLEIL, CAROLINE GRÉGOIRE

Notre relation au numérique et à la technologie, la question du racisme, la façon dont on traite les personnes âgées ou les dérives du populisme dans le monde des médias : Jean-Jacques Pelletier plonge sa plume dans les travers de notre société chaque fois qu'il crée. Et si ces sujets semblent pourtant ne rien avoir en commun, l'écrivain nous prouve le contraire.

SANS ASTÉROÏDE

« L'apocalypse, en général, c'est un astéroïde qui fonce sur la Terre. Mais l'apocalypse, ça signifie surtout la fin d'un monde. Quand l'Empire romain est disparu, il n'est pas disparu du jour au lendemain et ce ne sont pas tous les Romains qui sont morts. C'est simplement que les structures d'ordre qui caractérisaient cet univers-là se sont défaites », explique celui qui a enseigné la philosophie pendant plus de 30 ans au cégep de Lévis-Lauzon.

Cette définition, plus large que ce qu'Hollywood a su nous montrer, lui fait d'ailleurs dire que notre société vit une forme d'apocalypse depuis bien avant la pandémie.

« Actuellement, on assiste à la dissolution des structures d'ordre auxquelles les gens s'identifiaient. Que ce soient les structures sociales, de parenté, la vie de quartier », ajoute-t-il.

S'il ose envisager la fin du monde et parler des drames du quotidien aussi bien que des changements climatiques, des épidémies à venir, de la disparition de multiples espèces ou de la diminution de la fertilité, Jean-Jacques Pelletier n'accepte toutefois pas de porter l'étiquette du cynisme. Pour lui, il s'agit simplement de réalisme.

Observateur des rouages de l'humanité, l'écrivain souligne qu'une véritable angoisse habite la population. Écoanxieux ou non, les gens craignent peut-être plus qu'ils ne le croient la destruction de la planète, estime-t-il.

« Pour affronter leur propre mort, les gens se disent qu'il y a quelque chose d'eux qui va survivre : leurs enfants, leur histoire, un livre, une œuvre d'art, leur corps cryogénisé. Or, nous faisons face à la disparition d'une grande partie de la vie sur la planète. On doit donc envisager notre disparition personnelle, mais aussi le fait qu'on ne pourra rien laisser de nous. »

Naissent ainsi « différentes réactions pour ne pas voir ce qui nous dérange » : faire naître un sentiment d'appartenance à un groupe, qu'il passe par les réseaux sociaux ou non, les divertissements à outrance, etc.

ÉCRIRE POUR AGIR

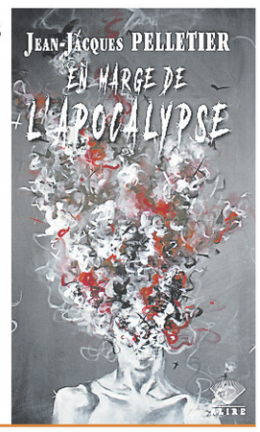
Pour Jean-Jacques Pelletier, le rôle de l'écrivain est clair : « Rendre des problèmes un peu plus évidents, sans donner de solution. » Qu'on soit de pair avec l'air du temps ou non.

« Il y a des romanciers qui sont beaucoup plus actuels maintenant qu'il y a 50 ans. Quand on voit tous les romans de Phillip K. Dick adaptés en films dans les dernières années, c'est assez hallucinant! Moi, d'un point de vue personnel, exprimer [ces enjeux] me donne l'impression d'être un peu moins inutile. Même si écrire ne peut pas suffire. »

Ce type de littérature pourrait-il toutefois être plus important maintenant? Pas forcément, note-t-il. Selon l'écrivain, il s'agit de « montrer le présent », peu importe l'époque dans laquelle on se trouve. S'il n'a pas « la prétention de changer le monde », Jean-Jacques Pelletier estime toutefois que plus nous serons sensibilisés, plus le poids de nos actions collectives fera bouger la balance.

En marge de l'apocalypse sera en librairie le 15 février.

JEAN-JACQUES PELLETIER
En marge de l'apocalypse
NOUVELLES
Alire
258 pages



En vente dès maintenant !

Reflets de mémoire
Le Québec en images

Un regard sur près de 400 ans d'histoire

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC
ARCHIVES NATIONALES
BAnQ
Québec

0087326

C'EST LA VIE

La vie… mais juste en partie

SONIA BOLDUC
sonia.bolduc@latribune.qc.ca

CRITIQUE

SHERBROOKE — Une salle d'attente d'hôpital n'est assurément pas le premier endroit où on envisagerait de passer un peu de temps pour se changer les idées en cette période de déconfinement progressif. Mais avec sa comédie *C'est la vie*, le réalisateur Julien Rambaldi pousse les portes de l'unité obstétrique d'un hôpital parisien avec juste assez de dosage pour qu'on se laisse aller un peu sur notre siège.

C'est l'infirmière-chef Dominique, interprétée par Josiane Balasko (à droite), qui s'occupera de l'initiation du nouvel obstétricien fraîchement diplômé campé par Nicholas Maury. Les accouchements de cette journée-là se révéleront toutefois très particuliers, dont celui d'une PDG en négos jusqu'à la dernière seconde. — PHOTO K FILMS AMÉRIQUE

Film choral construit autour d'une Josiane Balasko toujours égale à elle-même, dans le rôle d'une infirmière-chef un peu intrusive de caractère, la proposition de RambaldI, qui devait sortir le 24 décembre dernier (un an après son apparition sur les grands écrans européens) et reprend le chemin des salles ces jours-ci, ne passera toutefois pas à l'histoire.

La distribution, qui comprend également Nicholas Maury, Léa Drucker et une pléiade de talents, est pourtant solide, la réalisation et les dialogues, efficaces et bien rythmés, le scénario, prometteur.

On suit en effet cinq femmes qui font une entrée simultanée en obstétrique et dont les histoires cheminent en parallèle, parfois avec quelques croisements. Certains personnages sont tout à fait crédibles et attachants, d'autres sont dessinés à gros traits, dans la marge de la caricature dont on aurait pu se passer sans perdre en efficacité, au contraire.

Rambaldi nous perd aussi un peu dans la trop longue chevauchée du futur papa qui cherche à rentrer sur Paris, des séquences qui semblent se déposer à titre de remplissage, mais aussi dans un sous-texte un brin moraliste sur la construction traditionnelle de la famille, à une époque où on célèbre enfin la pluralité des modèles.

Bref, à voir avec des attentes modérées, au cinéma, dans le confort du salon ou dans une salle d'attente.

Au générique

Cote : ★★★
Titre : *C'est la vie*
Genre : Comédie
Réalisateur : Julien Rambaldi
Acteurs : Josiane Balasko, Nicolas Maury et Léa Drucker
Durée : 1 h 43

MÈRES PARALLÈLES

Ce qu'on reçoit, ce qu'on lègue…

GENEVIÈVE BOUCHARD
Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Avec *Mères parallèles* (*Madres paralelas* en version originale), Pedro Almodóvar replonge dans le thème de la maternité en alliant la petite histoire à la plus grande. Porté avec une irrésistible intensité par Penélope Cruz, le récit nourri par un quiproquo quelque peu rocambolesque se déploie dans une réflexion sur la filiation et s'ancre dans un désir de se réconcilier avec un pan tragique de l'histoire de l'Espagne.

Milena Smit et Penélope Cruz incarnent deux nouvelles mamans dont les destinées se retrouveront liées. — PHOTO MÉTROPOLE FILMS DISTRIBUTION

Les mères parallèles annoncées par le titre ne le sont pas tant, considérant que leurs destinées vont plus que se croiser à la naissance de leur premier enfant. Les deux sont célibataires et tombées enceintes sans le vouloir. La première, Janis (Cruz), approche de la quarantaine et mène une vie indépendante et épanouie de photographe. Ce bébé-surprise est source de grand bonheur. La seconde, Ana (Milena Smit), avec qui elle partage sa chambre d'hôpital, n'est pas encore sortie de l'adolescence et appréhende avec angoisse la maternité.

Les deux femmes accoucheront le même jour de petites filles, placées en isolement pour des raisons médicales. De retour à la maison, Janis et Ana garderont contact à distance, avant qu'un grand bouleversement les réunisse à nouveau. Un revirement plutôt prévisible qui mènera à une sorte de réaction en chaîne…

Dans ce film coloré qui flirte joyeusement avec le mélodrame, Pedro Almodóvar tisse un lien entre le passé et le futur, entre l'héritage qu'on reçoit et le legs qu'on laissera. Celui-ci s'incarne principalement dans le personnage de Janis, déterminée à offrir une sépulture décente à son arrière-grand-père, fusillé sous la dictature franquiste et jeté dans une fosse commune avec plusieurs voisins.

MAGNÉTIQUE PENÉLOPE

À travers cette quête, Janis rencontre celui qui deviendra le père de son enfant. L'anthropologue sèmera plusieurs doutes dans la tête de la nouvelle mère, qui est d'une détermination — et d'un amour — inébranlable quand vient le temps de veiller aux intérêts des siens. Ça vaut pour la famille qu'elle est en train de fonder, tout comme celle qui l'a précédée et à qui elle souhaite rendre justice. Une manière de faire la paix avec le passé pour mieux accueillir l'avenir, en somme.

À son septième film sous la lentille d'Almodóvar, Penélope Cruz brille dans le rôle de cette bouillante Janis. Sa présence magnétique doublée de l'expérience sensorielle mise en exergue par le cinéaste espagnol — les couleurs vives, les scènes de cuisine, la musique d'Alberto Iglesias — font qu'on se laisse entraîner sans retenue, même quand les ficelles deviennent un peu grosses.

Milena Smit campe une Ana qui, naguère, était elle-même encore une enfant. Si son instinct maternel s'exprime aussi indéniablement, la jeune femme a vécu un traumatisme dont elle n'a pas fini de se guérir. Entre amitié, attirance physique et une sorte de relation filiale (sa propre mère est loin d'être un modèle), les liens qu'elle noue avec Janis ne sont pas simples mais deviennent puissants.

Pedro Almodóvar saisit une nouvelle occasion de rendre hommage aux femmes — Rossy de Palma, une autre de ses actrices fétiches, apporte une pimpante présence — et d'explorer le thème de la maternité, dans tout ce qu'elle a de tendre, de beau et de fort. Elle devient ici le symbole de quelque chose d'encore plus grand. Ce n'est pas pour rien qu'on utilise l'expression « mère patrie »…

Au générique

Cote : ★★★½
Titre : *Mères parallèles* (v. o. espagnole avec s.-t. fr.)
Genre : Drame
Réalisateur : Pedro Almodóvar
Actrices : Penélope Cruz, Milena Smit et Rossy de Palma
Durée : 2 h 3

MORT SUR LE NIL

Ambigu et indécis comme un crime non résolu

ANDRÉ DUCHESNE
La Presse

CRITIQUE

MONTRÉAL — En 2017, la version de Kenneth Branagh du *Crime de l'Orient-Express* avait laissé une impression de travail inachevé, inabouti. C'est le même sentiment avec cette nouvelle version de *Mort sur le Nil*, inspirée du roman d'Agatha Christie, adapté autant au cinéma qu'à la télé et en jeu vidéo.

Ce n'est pas que c'est mauvais. Au contraire, la première moitié du film est émaillée de charmantes scènes à grand déploiement. Chargées, émouvantes, étourdissantes, elles rappellent combien le cinéma est un art qui se vit en salle, sur grand écran.

Malheureusement, dans la seconde moitié, le film bascule (forcément) dans un quasi huis clos convenu, ennuyeux et mal ficelé à bord du navire SS Karnak où Hercule Poirot reprend du service alors que les morts violentes s'additionnent. L'intrigue ayant mis du temps à se mettre en place, le dénouement est précipité et décevant.

En vacances en Égypte, le célèbre détective belge rejoint un groupe d'aristocrates partant en croisière sur le Nil, dont la belle héritière Linnet Ridgeway (Gal Gadot) et son nouveau mari Simon Doyle (Armie Hammer), « volé » à sa meilleure amie Jacqueline (Emma Mackey). Mais il y a meurtres à bord et Poirot reprend du service.

DÉPART VITAMINÉ

Évidemment, on ne peut pas changer les méthodes d'enquête de ce cher Poirot, à la fois stoïque, observateur, réfléchi et ayant quelques sympathiques tocs. Mais cela donne des passages avec peu d'épaisseur.

Ironiquement, la meilleure scène du film est la toute première qui, campée en pleine Première Guerre mondiale, rappelle beaucoup les premières minutes du long métrage *1917* de Sam Mendes. Juste après, l'introduction des personnages principaux, à l'occasion d'une soirée dansante à Londres en 1937, est tout aussi vivifiante, spectaculaire, vitaminée.

À cet excellent départ succède une série de plans en forme de cartes postales aux somptueux décors égyptiens, dans lesquelles sont saupoudrés plusieurs acteurs de renom (Annette Bening, Tom Bateman, Jennifer Saunders) dans des rôles pas toujours à leur mesure.

A-t-on voulu en faire trop? Probablement. Le résultat? Inégal. À classer dans les bons divertissements à voir en salle, ce *Mort sur le Nil* ne passera probablement pas à l'histoire.

Gal Gadot et Armie Hammer incarnent Linnet Ridgeway et Simon Doyle, un couple de jeunes mariés en croisière sur le Nil. — PHOTO ROB YOUNGSON, 20TH CENTURY STUDIOS

Au générique

Cote : ★★★

Titre : *Mort sur le Nil* (v.f. de *Death on the Nile*)

Genre : Suspense policier

Réalisateur : Kenneth Branagh

Acteurs : Kenneth Branagh, Gal Gadot et Emma Mackey

Durée : 2 h 7

LE VIEUX CLOCHER Magog

ENFIN DE RETOUR!
DÈS LES 18 ET 19 FÉVRIER
AVEC PATRICE MICHAUD COMPLET

NEEV
VEN. 25 FÉVRIER

YVAN PEDNEAULT
HOMMAGE À QUEEN
VEN. 11 MARS

LES ANNÉES CAT STEVENS
SAM. 12 MARS

2 FRÈRES
LES VEN. 18 ET SAM. 19 MARS

SIMON GOUACHE
VEN. 25 ET SAM. 26 MARS

P.-A. MÉTHOT
VEN. 1 ET SAM. 2 AVRIL

PHILIPPE LAPRISE
DIM. 3 AVRIL
VEN. 1 ET SAM. 2 JUILLET

ALEXANDRE BARRETTE
VEN. 15 AVRIL

GUYLAINE TANGUAY
SAM. 16 AVRIL

VIRGINIE FORTIN
VEN. 22 ET SAM. 23 AVRIL

JONAS TOMALTY
VEN. 6 MAI

WEEK-END DE LA FÊTE DES MÈRES!

LES GRANDES CRUES
VEN. ET SAM. 13 ET 14 MAI

MARTIN PETIT
VEN. 20 ET SAM. 21 MAI

LOUIS-JEAN CORMIER
SAM. 4 JUIN

LUCE DUFAULT
SAM. 7 ET DIM. 8 MAI

Ville de Magog laTribune 102.7 rouge Énergie 106.1 Belle Gueule CALQ

vieuxclocher.com | 819.847.0470

0088219

ARIANE AUBERT BONN
aabonn@latribune.qc.ca
Initiative de journalisme local

LES FUTURS DISPARUS

MÉMOIRE EN MOTS ET IMAGES

VALCOURT — L'exposition du photographe René Bolduc et de la poète Mélanie Noël *Les futurs Disparus* empreint de souvenirs les murs du Centre culturel Yvonne L. Bombardier. Par des photographies réalisées sur plus de trois décennies et une poésie inspirée des images, les deux artistes maintiennent en vie des moments sortis du temps.

La rencontre entre les deux Estriens remonte à 2017. « C'est un projet proposé par Richard Séguin, avec qui nous avions travaillé tous les deux. Il a eu la bonne idée de nous jumeler pour une exposition de mots et photos destinée à la galerie La Sacristie à Saint-Venant-de-Paquette », souligne Mélanie Noël.

Les futurs disparus a été affichée pour la première fois en 2018, assortie de la publication d'un livre. L'exposition en est à sa quatrième édition. Elle s'est bonifiée chaque fois, dont celle-ci, de nouveaux clichés et poèmes.

« Nos futurs disparus disparaissent moins vite quand l'exposition a l'occasion de renaitre », commente Mélanie Noël.

TRENTE ANS D'IMAGES

René Bolduc pratique la photographie depuis l'âge de 14 ans. « J'ai commencé avec des appareils 35 mm, puis 2 pouces ¼, et je suis passé au 4 X 5 pouces, puis au grand format. Je n'ai pas d'appareil numérique », dit-il.

La rareté des films et du papier argentique a poussé le photographe à réorienter sa pratique. « Dans les années 2000, j'ai commencé à faire du collodion humide. Je me suis fait une chambre noire dans mon auto. Je mets moi-même l'émulsion sur les plaques et je dois les développer avant qu'elles sèchent », raconte l'artiste, qui est ainsi passé à une technique encore plus ancienne que l'utilisation de la pellicule.

Le photographe René Bolduc et la poète Mélanie Noël présentent une version bonifiée de l'exposition *Les futurs disparus.* — PHOTO LA TRIBUNE, ARIANE AUBERT BONN

Depuis trente ans, il sillonne les Cantons-de-l'Est à la rencontre d'humains, de paysages et de bâtiments qu'il fige dans le temps. « J'aime rencontrer le monde, le contact humain est important. La façon dont je pratique la photographie demande une certaine sensibilité. Je me laisse attirer par des maisons, j'arrête en passant, je cogne, on discute… Je fais beaucoup de portraits en environnement. »

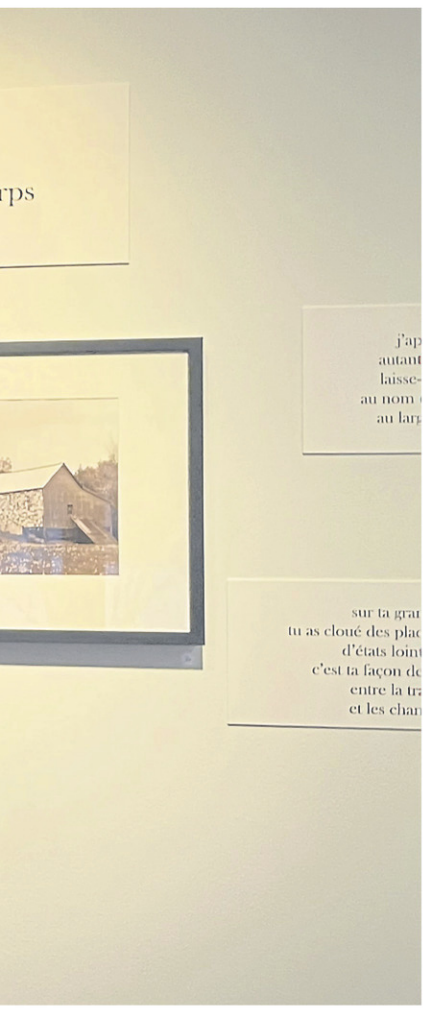
Sa technique ancienne se conjugue avec la lenteur. « Je vois ce que je veux en premier. Je mets une pierre par terre. Je vais chercher le matériel à mon auto. C'est un long processus qui s'enclenche et qui aboutit sur une photographie », décrit René Bolduc.

Après trente ans à capter sa région, il constate que beaucoup de ses sujets ont déjà disparu. Il reconnait : « Je suis content d'avoir pris ces photos-là. »

LES MOTS SUR LES IMAGES

Mélanie Noël, à l'image de son collègue qui s'imprègne de lieux, se laisse porter par les images de René Bolduc pour qu'en naissent de courts poèmes. « René me racontait l'histoire de chaque photo. C'est quelqu'un qui aime la lenteur. Peu importe ce qu'il fait, il va prendre le temps, donc il y a une grande histoire derrière chaque photo », dit-elle, avant d'imager son processus : « Comme le négatif de René qui réagit, ce sont des éclairs de poésie qui naissent. »

Mélanie Noël est tantôt inspirée par l'histoire derrière l'image, tantôt par l'image elle-même. « Ce sont de courts poèmes. Je ne voulais pas que ce soit trop long. On



Les images de René Bolduc et les mots de Mélanie Noël se conjuguent pour rendre un hommage universel à tous les ancêtres. — PHOTO LA TRIBUNE, ARIANE AUBERT BONN

est dans un musée, donc c'est assez accessible sans avoir besoin de se concentrer trop longtemps. »

René Bolduc a attendu plusieurs mois avant de découvrir les textes de sa collègue : « Elle me les a envoyés en novembre, on devait imprimer en janvier. Je voyais souvent de quelle image elle parlait. Elle est très sensible. »

Depuis toujours, l'écriture fait partie de la vie de Mélanie Noël. « Mais avant que je montre mes écrits créatifs à d'autres, j'étais déjà adulte depuis longtemps. C'est en vieillissant que j'ai assumé ce partage », dit-elle. Aujourd'hui, elle est sollicitée par d'autres artistes pour que ses textes accompagnent leurs images.

Selon Mélanie Noël, « une des forces de l'exposition, c'est son aspect universel. C'est une occasion de rendre hommage à chacun de nos ancêtres. On peut s'imaginer dans le futur, se retrouver dans son passé. »

Et au-delà de toutes les rencontres effectuées entre le photographe et ses sujets et celle entre la poète et les images, cette dernière ajoute : « On est devenus des amis. C'est une rencontre de plus à ajouter à la liste. »

SÉBASTIEN GAUDETTE

Le papier revisité

ARIANE AUBERT BONN
aabonn@latribune.qc.ca
Initiative de journalisme local

VALCOURT — Grâce à l'exposition *Le cimetière des naufrages* de Sébastien Gaudette, le papier dialogue avec les visiteurs du Centre Yvonne L. Bombardier de Valcourt. Le créateur permet de découvrir autrement cet objet du quotidien en lui donnant la parole.

Mémoire, support mais aussi sujet : voilà les différents rôles que joue le papier dans l'exposition qui sera présentée jusqu'au 17 avril. L'artiste montréalais, bachelier en arts visuels de l'UQAM, s'est toujours intéressé à cette matière.

« Je dessine depuis que je suis tout petit. Je voulais aussi reproduire du papier en trompe-l'œil », dit Sébastien Gaudette.

Les feuilles de papier géantes sont modelées sur place. — PHOTO CENTRE CULTUREL YVONNE L. BOMBARDIER

Sébastien Gaudette devant ses trompe-l'œil en aluminium. — PHOTO CENTRE CULTUREL YVONNE L. BOMBARDIER

Certaines œuvres sont réalisées directement sur place. D'immenses feuilles de papier chiffonnées, dont la forme est inspirée par la configuration des lieux, occupent l'espace central. Des feuilles lignées, perforées, ne comportent aucune impression de série. « Chaque ligne est tracée à la main », indique l'artiste, en décrivant ce qui imite des feuilles de cartable, format géant.

Cette partie de l'exposition est installée sous forme d'une performance, alors que Sébastien Gaudette modèle instinctivement chaque pièce pour l'intégrer dans l'espace.

« J'arrive avec de gros rouleaux et je déroule ça dans la pièce. Je me laisse inspirer par le lieu. Les boules de papier sont froissées sur place. »

DES POÈMES À BAIE-SAINT-PAUL

Au mur, un peu plus loin, d'autres feuilles de papier. En y regardant plus près, le visiteur découvre qu'il s'agit plutôt de sculptures en aluminium représentant du papier, tantôt plié, tantôt froissé, tantôt gribouillé, parfois affichant un texte.

« J'explore le matériau en lien avec le trompe-l'œil. C'est un défi, celui que les gens observent et ne sachent pas trop ce qu'ils voient. Est-ce que c'est un papier? Est-ce que c'est un collage? Est-ce que c'est une photographie? Une sculpture? J'ai travaillé pour qu'il n'y ait pas de ligne franche et pour jouer sur l'interrogation », dit-il.

Un peu plus loin, des dessins sont encadrés. Ils représentent des feuilles de papier sur lesquelles une série de textes poétiques est inscrite.

« Le titre *Le cimetière des naufrages* découle d'une série de poèmes que j'ai commencé à écrire lors d'une résidence à Baie-Saint-Paul l'année dernière. J'ai commencé à jouer entre réalité et fiction. Ce sont des textes teintés d'histoires que j'ai vécues ou entendues, regroupés sous la trame narrative du naufrageur », décrit Sébastien Gaudette.

Il ajoute : « Si je dessine un papier sur papier, je parle de la matière tout en m'en servant comme support. »

MICHÈLE LAPOINTE PROPOSE UN VOYAGE INTÉRIEUR

VALCOURT — L'artiste verrière et multidisciplinaire montréalaise Michèle Lapointe propose un voyage intérieur avec son exposition *Mettre la tête où l'on pense*, présentée au Centre culturel Yvonne L. Bombardier de Valcourt.

L'exposition a été conçue en 2017. « J'avais été invitée par la directrice de la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal à y exposer. Je n'avais alors aucune idée de ce que je voulais faire, souligne Michèle Lapointe. Le propriétaire d'un café que je fréquentais, Mario Girard, faisait le lancement de son livre *Carapace* (sous le pseudonyme Marie Auger). J'ai été charmée par son écriture, touchée par son personnage qui est une jeune femme sans-abri vivant dans un parc. J'ai tout de suite reconnu le parc Molson. »

L'artiste a approché l'auteur en lui expliquant que, sans vouloir spécifiquement illustrer son ouvrage, elle souhaitait s'en inspirer. « Il m'a donné toute ma liberté », dit-elle. Elle a ensuite bâti son exposition en fonction du livre et de la salle d'exposition qui lui était offerte.

Le personnage se cache à l'intérieur de lui-même pour se protéger, raconte l'artiste Michèle Lapointe. En premier plan, des compositions logées dans des bulles de verre créent des univers à observer sous plusieurs angles. — PHOTO CENTRE CULTUREL YVONNE L. BOMBARDIER

PETITS MONDES SOUS VERRE

Aux murs, une série de photographies grand format laisse découvrir un personnage féminin dont on ne voit jamais le visage. « Elle tourne toujours la tête et se cache à l'intérieur d'elle-même pour se protéger », décrit Michèle Lapointe.

Au centre, des pièces de verre combinées à différents objets et photographies créent des univers qui s'animent et se déforment au gré des mouvements du spectateur. On y découvre des extraits de l'œuvre de Mario Girard, incursion dans un monde intérieur.

« Les formes de verre que j'ai créées à travers treize scènes sont de petits mondes qui respirent. Il faut se pencher pour voir à l'intérieur. Quand on se déplace, il se crée des déformations. Je joue beaucoup avec les effets optiques du verre », dit-elle.

Plumes, miroirs et de nombreux autres types d'objets s'insèrent dans les bulles de verre. « Je fais référence à tout ce qu'on garde à l'intérieur, à la mémoire, aux souvenirs qui se déforment. Je m'intéresse beaucoup aux zones d'ombre des individus, aux malaises, à ce qu'on garde de son enfance. Je suis préoccupée et touchée par la violence faite aux enfants », précise l'artiste.

L'exposition a été honorée en 2018 par le prix Jean-Marie-Gauvreau, la plus haute distinction décernée annuellement par le Conseil des métiers d'art du Québec à un artiste ou un artisan. **ARIANE AUBERT BONN**

plein air

À LA RECHERCHE DE POUDREUSE EXCLUSIVE

GUILLAUME ROY
Le Quotidien
Initiative de journalisme local

SAGUENAY — Avec l'essor de la pratique du ski hors-piste, il faut se lever de plus en plus tôt pour tracer les premiers virages sur la neige dans les sites les plus connus. Alors que certains adeptes partent à l'aventure pour découvrir des sites secrets, de plus en plus de skieurs misent sur une offre de services guidés dans des secteurs exclusifs, menant au développement d'une toute nouvelle filière économique dans le monde du ski.

Pour accéder aux couloirs de neige, il faut d'abord traverser la rivière avec une tyrolienne. — PHOTO LE QUOTIDIEN, GUILLAUME ROY

Un beau saut du guide Lucas Garceau Bédard, dans une coulée de la rivière à Claude. — PHOTO LE QUOTIDIEN, GUILLAUME ROY

Alors que les grosses tempêtes se font toujours attendre en Gaspésie en ce 10 janvier, j'ai réussi à trouver d'énormes couloirs de neige vierge… grâce à un guide de la Coop RAC, un acronyme de Rivière-à-Claude, un petit village sur la côte.

À partir du camp de base de la coop, nous avons parcouru une dizaine de kilomètres en motoneige dans la vallée pour atteindre un secteur à fort potentiel, où se sont produits plusieurs glissements de terrain, qui se transforment en champs de neige en hiver. « Il y a près de 15 éboulis dans la vallée de la rivière à Claude, ce qui en fait une des plus intéressantes de la Gaspésie pour le ski hors-piste », remarque notre guide, Lucas Garceau Bédard.

Mais pour atteindre les champs de neige, il faut d'abord franchir la rivière et le canyon devant nous. « Avez-vous le vertige? » avait simplement demandé Lucas avant notre départ. Avec cette question qui semblait anodine, il voulait s'assurer que l'on serait à l'aise pour traverser le canyon du haut des airs, avec l'aide d'une tyrolienne, suspendu à une quinzaine de mètres au-dessus de l'eau. Une belle première petite dose d'adrénaline pour commencer la journée.

De l'autre côté de la rivière, tout le monde se prépare en fixant les peaux d'ascension sous ses skis. De mon côté, je sépare d'abord ma planche divisible (*splitboard*), pour en faire deux skis pour l'ascension.

Nous nous déplaçons dans une forêt mature naturelle de feuillus où l'espacement entre les arbres est parfait pour la pratique du ski et pour atteindre les fameux éboulis. Après environ une heure de déplacement en forêt, nous atteignons le sommet d'un couloir de neige.

Devant moi se dresse un champ de neige fraîche sur près de 150 mètres de dénivelé, avant de plonger dans un sous-bois pour un autre 100 mètres. Je m'élance dans la pente qui fait près de 40° d'inclinaison. Le terme *surf* des neiges a rarement été aussi précis pour décrire la pratique du sport alors que je plane carrément sur la neige, faisant virevolter de grosses vagues de neige légère à chacun de mes virages. Il est difficile de décrire précisément le sentiment de liberté. Je me sens exalté, enivré, en équilibre parfait avec les éléments. C'est le bonheur total.

Nous répéterons l'expérience deux autres fois, au cours de la journée, dont une dernière descente qui commencera sous un énorme mur de glace bleue vive, qui ressemble à un château.

« Avec autant de couloirs naturellement skiables dans la vallée et dans les montagnes, on peut garantir de la neige fraîche sans trace, même s'il ne neige pas pendant plusieurs jours, lance fièrement Antoine Blier Dufresne, 23 ans, un des fondateurs de la coopérative de travailleurs, aussi appelée RAC City, il y a quatre ans. On a décidé d'acheter un terrain pour vivre dans ce lieu spécial et sauvage, pour vivre de nos passions communes. Avec l'offre guidée, on veut offrir l'expérience de vivre au rythme de notre mode de vie. »

Selon les saisons, ils sont un groupe de 6 à 12 personnes, dont une majorité se connaît depuis l'école primaire, à Rimouski, à vivre en marge de la société, sans électricité, à quelques kilomètres du village.

En plus de l'offre de ski guidé, ils ont développé un secteur de ski communautaire (avec une contribution volontaire), des sentiers de vélo de montagne, ainsi que des jardins communautaires, ce qui leur permet de développer une certaine autonomie alimentaire.

Sur le site, on retrouve un chalet principal, où vit la majorité du groupe, avec un petit chalet, une

Philippe Pichon, le propriétaire de Ski Saguenay, est satisfait du travail d'aménagement réalisé depuis trois ans.
— PHOTO LE QUOTIDIEN, GUILLAUME ROY

tente-prospecteur et une yourte en location. D'ici quelques années, la coop espère transformer le site en un petit écovillage qui permettrait de revitaliser la petite communauté, qui comptait environ 128 habitants en 2016.

Pour augmenter l'accessibilité au plus grand nombre, la coop tente d'offrir les meilleurs prix possible, tout en permettant aux guides de gagner un salaire décent, de payer les assurances, les motoneiges et les autres équipements. « C'est un gros dilemme pour nous d'offrir un produit de valeur pour faire vivre autant de gens tout en restant vrai, note Antoine, en ajoutant que la majorité des guides vivent avec un revenu annuel d'environ 15 000 $. On essaie de trouver un équilibre. »

Selon la période de l'hiver et le nombre de participants, il faut compter payer une somme de 85 à 200 dollars par jour pour un forfait guidé.

EN QUÊTE DES PREMIÈRES TRACES

Il y a de plus en plus de sites de ski hors-piste accessibles en autonomie, notamment avec le réseau développé avec la Fédération québécoise de montagne et d'escalade (FQME), qui compte désormais 16 sites (dont trois nouveaux cette année, à Marsoui, à Saint-Alexis-des-Monts et au mont Jacob à Jonquière), mais avec la croissance rapide du nombre d'adeptes, il est de plus en plus difficile de faire les premiers virages sur une piste immaculée.

Alors que l'on pouvait trouver de la poudreuse bien fraîche plusieurs jours après une tempête au début des années 2000, il faut être de plus en plus rapide pour y arriver aujourd'hui dans les sites les plus visités, comme le mont Lyall, dans les Chic Chocs. Par un samedi matin de janvier, on y trouvait plus de 50 véhicules sur le stationnement.

Guillaume Molaison fait une trace dans la poudreuse sur le mont York.
— PHOTO FOURNIE

Au mont Hog's Back, quelques kilomètres plus loin, le stationnement débordait jusqu'à la route principale. On retrouve aussi de plus en plus d'adeptes qui séjournent en campeur sur place pour être les premiers sur les pistes. Le secteur du mont Édouard, à L'Anse-Saint-Jean, est aussi très prisé. En bref, tous les sites sont de plus en plus fréquentés, et ce, dans toutes les régions du Québec.

L'offre de poudreuse exclusive, sur des sites privés, exclusifs ou éloignés, n'est pas nouvelle, car des entreprises comme Vertigo Aventures, Ski Chics-Chocs et la Vallée Taconique offrent ce type de service guidé depuis longtemps.

Avec l'essor de la pratique, ce type de service est plus en demande et l'offre se diversifie. Le Chic-Chac a su profiter de l'essor du ski hors-piste, depuis sa création en 2009, en développant d'abord une offre d'hébergement et de service guidé à Murdochville, une ville qui était pratiquement à l'agonie depuis la fermeture de la mine en 1999. Tout a commencé avec l'achat d'un duplex pour avoir un pied à terre pour jouer dans la neige avec des amis.

« On n'avait pas de plan d'affaires clair, mais on avait du *fun* à le faire et on a décidé d'acheter un autre quadruplex pour 10 000 dollars », explique Guillaume Molaison, fondateur du Chic-Chac avec sa conjointe, Éloïse Bourdon. Depuis ce temps, les entrepreneurs saisissent toutes les opportunités qui se présentent à eux. Ils ont notamment fait l'acquisition du presbytère, du centre de ski local, le mont Miller, et du centre de plein air du lac York. L'an dernier, ils ont même acheté l'église du village pour la transformer en accueil, restaurant et salle de spectacles. « On peut maintenant faire plein de jeu de mots parce qu'on est devenu un lieu de pèlerinage en rassemblant les adeptes dans un lieu culte », lance-t-il en riant.

Au fil du temps, l'offre de ski guidé s'est développée pour offrir des services de remontée mécanisée en chenillette (catski) et même en hélicoptère. « On a investi un million de dollars dans l'aménagement forestier d'un secteur exclusif, sur le mont York, pour offrir de la valeur ajoutée pour nos clients, explique l'entrepreneur. C'est une façon de créer de la valeur pour générer de bons salaires pour nos guides et rentabiliser l'investissement. »

Plus d'une décennie après son lancement, le Chic-Chac a investi quatre millions de dollars à Murdochville, dont deux millions l'an dernier. L'entreprise emploie désormais 50 personnes et elle reçoit jusqu'à 2000 personnes en catski l'hiver. Pour assurer le développement, le Chic-Chac compte aussi aménager deux autres domaines skiables près du lac York afin d'offrir plus de secteurs exclusifs.

C'est principalement en Gaspésie, où l'on retrouve la plus grande concentration de montagnes, que de nouvelles entreprises comme la Coop RAC, Expé Aventure, Cap Castor et Le Couloir sont venues bonifier l'offre de services guidés.

Dans la région de Québec, la Vallée Bras-du-Nord offre aussi des secteurs exclusifs depuis quelques années, en plus du déploiement du secteur ouvert au grand public cette année.

UN NOUVEAU SECTEUR PRIVÉ AU SAGUENAY

Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, une nouvelle entreprise, Ski Saguenay, a aussi vu le jour l'an dernier, à L'Anse-Saint-Jean.

« Avec tout l'achalandage qu'il y a dans le domaine pour le ski hors-piste au mont Édouard, c'est de plus en plus difficile de trouver des secteurs intéressants pour faire des belles traces, souligne Philippe Pichon, le propriétaire de l'entreprise, qui était guide de ski hors-piste à la montagne. Quand j'ai entendu parler d'un lot forestier à vendre à quelques kilomètres de là, j'ai décidé d'investir, d'abord pour notre propre plaisir et ensuite pour l'offrir aux adeptes. »

Le Français d'origine de 35 ans a bûché intensément pendant trois étés pour aménager des sous-bois et des terrains variés et accidentés. L'homme, qui a complété un baccalauréat en plein air à l'UQAC, a ainsi développé deux secteurs, dont un de 80 à 150 mètres de dénivelé et un autre qui atteint 360 mètres de dénivelé. En tout et partout, il possède désormais 80 hectares de forêts.

Seuls des forfaits guidés sont disponibles pour l'instant, à raison d'un montant de 115 à 200 $ selon le nombre de participants dans un groupe.

Il compte installer une scierie mobile sur ses terres pour générer des revenus avec la coupe de bois et pour construire des chalets au cours des prochaines années.

Avec ce terrain de jeu à exploiter, Philippe Pichon a plein d'idées en tête, pour les prochaines années, notamment d'offrir des remontées en chenillette et de développer des pistes de vélo de montagne. Mais pour l'instant, il y va une étape à la fois, en conservant son emploi de technicien géologue au Nunavut, pour financer son projet.

À terme, il compte mettre toutes ses énergies dans son projet de montagne pour en profiter autant que possible. « Il y a un très beau potentiel à développer », conclut-il avec un large sourire, après une longue descente dans l'épaisse poudreuse.

LES AVENTURIERS DU SKI HORS-PISTE

GUILLAUME ROY
Le Quotidien
Initiative de journalisme local

SAGUENAY — Plutôt que de payer le gros prix pour avoir accès à des secteurs de poudreuse, certains adeptes de ski hors-piste préfèrent partir à l'aventure, pour dénicher eux-mêmes des secteurs exclusifs.

« L'exploration, c'est l'essence du ski hors-piste », estime Pierre-Olivier Bédard, un adepte de Sherbrooke et président de Estski, une organisation québécoise qui vise à outiller et informer les pratiquants du ski hors-piste dans l'est de l'Amérique du Nord.

« Pour moi, le ski hors-piste, ce n'est pas de monter dans un sentier balisé, ajoute-t-il. C'est plutôt de partir à l'aventure pour trouver de nouveaux territoires à skier. »

« L'exploration, c'est l'essence du ski hors-piste. »

— Pierre-Olivier Bédard

Thomas Thiery, adepte de ski basé à Québec et directeur technique d'Estski, abonde dans le même sens. « J'aime mieux faire de l'exploration et découvrir de nouveaux terrains, même si je ne trouve rien d'intéressant, plutôt que de skier des bosses molles en station », dit-il en riant.

Au cours des dernières années, ils ont notamment fait une expédition à Nain, au Labrador, et une autre dans la Réserve faunique des Laurentides. Chacune de ces expéditions nécessitait l'implantation d'un camp de base en camping d'hiver pour découvrir de belles lignes à skier par la suite.

La pratique implique son lot de recherche et d'aventure pour avoir accès à des champs de neige vierge. Et malgré les nombreuses heures de recherche sur les cartes et en recueillant des informations auprès des locaux, il arrive souvent que l'exploration ne donne rien de bon, par exemple parce qu'un couloir est inaccessible, ou encore parce que la forêt est trop dense. Mais comme le dit si bien le dicton, « l'important, c'est le voyage et non pas la destination », estiment les deux hommes.

Pour maximiser leurs chances, les explorateurs de la poudreuse cherchent à rejoindre des éboulis naturels ainsi que des forêts feuillues matures, où l'espacement est suffisant pour skier, dans l'arrière-pays. L'accès à ces sites est toutefois précaire, car la SÉPAQ n'autorise pas toujours la pratique et plusieurs sites se trouvent sur des terrains privés.

1

2

Un beau couloir découvert dans les Laurentides. — PHOTO FOURNIE

Comme c'est souvent le cas en Europe ou dans l'Ouest canadien, ce sport se fait par la découverte du territoire. Étant donné les risques importants liés à la pratique du sport, notamment avec les avalanches, les adeptes doivent être autonomes et responsables, soulignent les skieurs.

Malgré tout le travail que ça implique, et les déceptions en chemin, trouver une nouvelle ligne de poudreuse que personne n'a jamais skié (ou presque), ça vaut de l'or, concluent-ils.

1 La recherche de poudreuse fraîche n'est pas toujours facile. — PHOTO FOURNIE

2 De beaux couloirs trouvés par Thomas Thiery et ses comparses dans la Réserve faunique des Laurentides. — PHOTO FOURNIE

50 NUANCES DE SKI

SAGUENAY — Ski-raquette, patin-ski, ski de montagne, ski nordique… au cours des dernières décennies, la pratique du ski et des sports de glisse ne cesse de se développer, avec l'apparition de plusieurs modèles de skis hybrides. Voici un survol de plusieurs nuances de ski que l'on retrouve désormais sur le marché.

SKIS ALPINS

Tout le monde connaît les skis alpins, mais ils sont désormais plus diversifiés et spécialisés que jamais. On retrouve notamment des modèles très larges pour skier dans la poudreuse, d'autres modèles plus longs pour la descente rapide, ou encore des modèles qui permettent de descendre vers l'avant ou l'arrière (*twin tip*) pour les sauts dans le parc à neige.

SKI HORS-PISTE

En ski hors-piste, une pratique aussi appelée ski haute route ou ski de montagne, on monte la montagne par ses propres moyens, avec l'aide de peaux d'ascension fixées sous les skis. Ces skis sont plus légers pour faciliter la montée. La fixation est aussi débrayable pour permettre le mouvement du pied, comme on le fait en ski de fond. En haut de la pente, on peut fixer le talon de la botte au ski et descendre comme en ski alpin.

PLANCHE DIVISIBLE (*SPLITBOARD*)

Les adeptes de planche à neige peuvent aussi monter les montagnes en ski, en utilisant une planche divisible, plus souvent appelée *splitboard*, ainsi que les peaux d'ascension. Il faut utiliser des fixations spécialisées pour permettre la montée et l'assemblage rapides de la planche en haut de la pente.

Le ski-raquette est court et large. — PHOTO LE PROGRÈS, GUILLAUME ROY

TÉLÉMARK

Le télémark est un sport pratiqué depuis longtemps. Les adeptes utilisent un ski alpin avec une fixation débrayable, ce qui fait en sorte que le talon reste amovible même pendant la descente. Les pratiquants ont été des adeptes des premières heures du ski hors-piste, car il suffit d'ajouter une peau d'ascension sous le ski pour grimper la montagne.

SKI DE RANDONNÉE NORDIQUE

Entre le télémark et le ski de fond, de nouveaux hybrides se sont développés au cours des dernières années. On retrouve maintenant des skis hors-piste de toutes les largeurs, avec des bottes plus petites, certaines souples et d'autres rigides, pour la pratique du ski de randonnée hors-piste. Certains adeptes ne font que des randonnées, alors que d'autres cherchent des pentes douces à descendre. Sous le ski, on retrouve parfois des écailles pour faciliter l'ascension ou une section de peau d'ascension.

Patin-ski. — PHOTO LE PROGRÈS, GUILLAUME ROY

SKI-RAQUETTE

Le ski-raquette, aussi connu sous le nom de *ski hok*, est assez récent au Québec. Ce sont de larges skis, assez courts, munis d'une peau d'ascension sous la partie centrale. Au lieu de se déplacer en raquette, cet équipement permet de glisser sur la neige sans soulever le pied. En descente, la peau réduit la vitesse tout en permettant de profiter de la glisse. Un bel hybride pour les néophytes qui désirent s'initier au ski hors-piste.

SKI DE FOND CLASSIQUE

Le ski de fond classique est le sport que l'on pratique dans des centres de ski avec des sillons tracés dans la neige. Par le passé, on retrouvait presque seulement des skis que l'on devait cirer à chaque sortie, mais de nouvelles options à écailles et avec des sections de peaux d'ascension sont maintenant disponibles pour réduire la manutention.

SKI DE PATIN

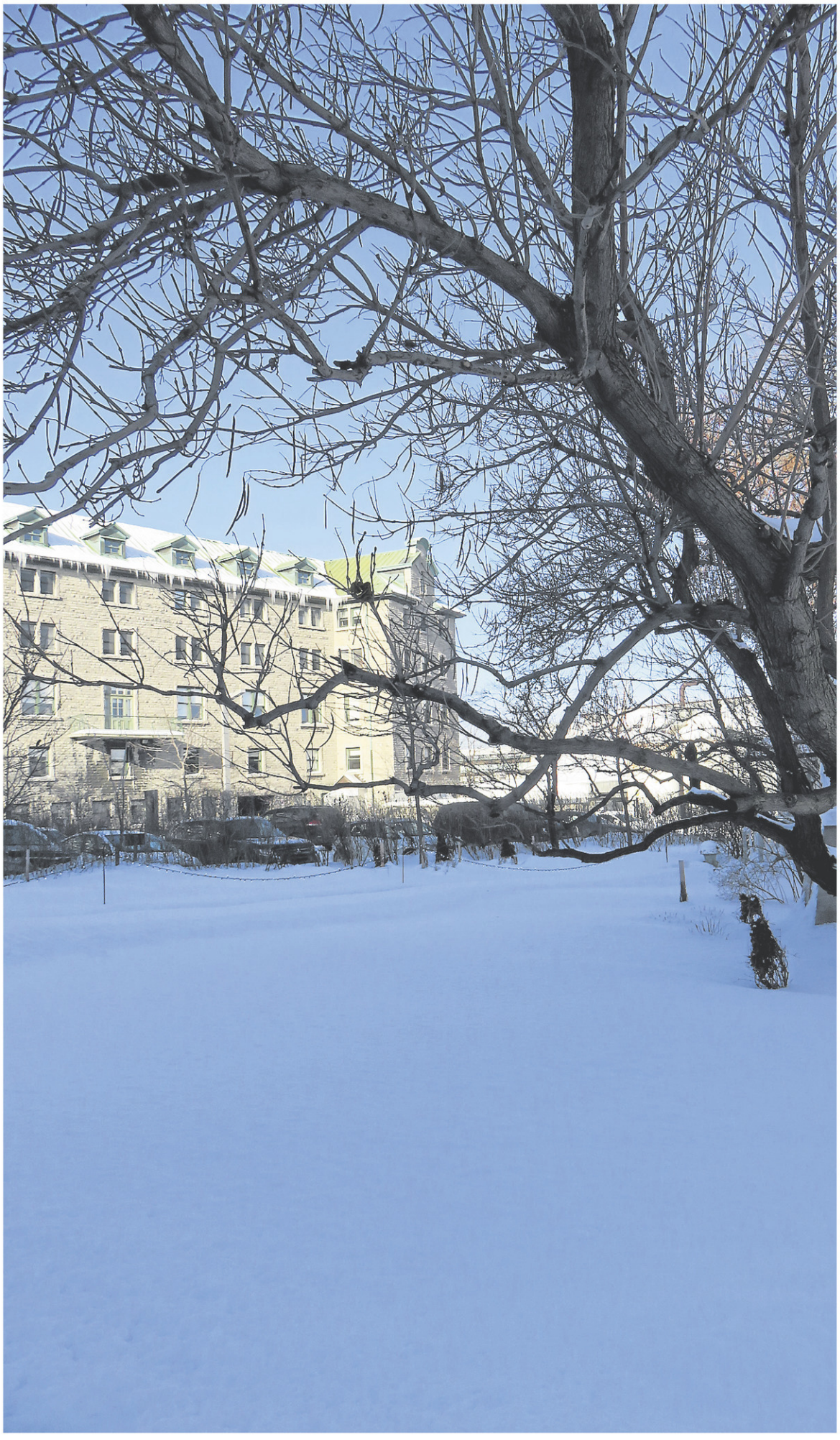
Le ski de patin est pratiqué dans les centres de ski spécialisés où de larges sentiers sont damés pour permettre le pas de patin en ski.

LE PATIN-SKI

Le dernier venu sur le marché des hybrides du ski est le patin-ski, lancé par une entreprise de la République tchèque. Avec des modèles de la taille du pied, ou juste un peu plus long, cet équipement permet de patiner dans les sentiers plats et de dévaler les pentes de ski. **GUILLAUME ROY, LE QUOTIDIEN**

On peut transformer une planche à neige en deux skis pour faire l'ascension d'une montagne. Cet équipement est mieux connu sous le nom de *splitboard*. — PHOTO LE PROGRÈS, GUILLAUME ROY

Retour aux sources dans un ancien cloître



ISABELLE PION
CHRONIQUE
isabelle.pion@latribune.qc.ca

SORTIE PRENDRE L'AIR

Imaginez un « hôtel » empreint de près de 400 ans d'histoire, nous conviant à quelques jours de ressourcement.

C'est sans doute la première fois, au Québec, que je pose mes valises dans un lieu aussi chargé d'histoire… et assurément dans un ancien cloître.

Je me suis arrêtée au Monastère des Augustines, fin janvier, alors que l'établissement propose pour la toute première fois un forfait avec la Sépaq : deux nuits au monastère et une nuit en chalet EXP au parc de la Jacques-Cartier.

C'est ici, dans le Vieux-Québec, que les Augustines ont établi leur premier monastère permanent, en 1646.

Au départ, le lieu servait à la fois à la vie religieuse et au soin des malades. L'œuvre des Augustines et la création du monastère l'Hôtel-Dieu de Québec pavent ensuite la voie à la construction de 11 autres hôpitaux-monastères au Québec, dont au Saguenay-Lac-St-Jean.

Les fondatrices se consacrent, à leur arrivée en 1639, à l'évangélisation des Amérindiens et leur offrent des soins de santé.

À cette époque, nous rappelle la visite du musée, devenir religieuse permet d'embrasser une carrière auprès des malades.

Séjourner au monastère, c'est se plonger dans ce pan du patrimoine religieux. Le musée nous propose une incursion dans la vie de cette communauté qui a participé à la création de plusieurs hôpitaux de la province.

Les espaces nous décrivent leur mode de vie : les horaires qui régulaient leur vie, les journées de ces soeurs apothicairesses qui accompagnaient les médecins, en prêtant leur assistance avec les pommades et les pansements.

Les férus d'architecture et d'histoire seront ravis en circulant dans ce grand labyrinthe aux poutres visibles (dont certaines ont résisté à l'incendie de 1755), meublé de multiples antiquités et arborant des boiseries de noyer. On retrouve des œuvres d'arts disséminées ici et là, dont un tableau d'Alfred Pellan.

Plusieurs personnes viennent ici en retraite pour se ressourcer, l'endroit offrant une oasis de quiétude au cœur de la ville.

Deux possibilités : les chambres authentiques, sans salle de bain, qui rappellent le quotidien des Augustines. Les chambres contemporaines comptent de leur côté une salle de bain et un très grand lit.

Tout, ici, invite au recueillement : la lumière qui jaillit dans les corridors, les énormes vitrines qui donnent un coup d'œil sur Québec ou ces fenêtres qui nous laissent entrevoir la cour carrée, un espace extérieur occupé par 12 arches (représentant les 12 monastères de la province).

Le monastère propose d'ailleurs des marches méditatives dans la cour extérieure, de même que des parcours déambulatoires nous permettant d'en apprendre davantage sur l'essence des lieux.

En période estivale, on peut visiter un jardin dans l'enceinte du monastère où l'on retrouve des plantes médicinales comme celles utilisées autrefois.

Il est possible de suivre des cours de yoga sur place (à compter du 14 février.) Ils se tiennent dans les voûtes de l'établissement, qui donnaient à l'époque accès aux jardins et où l'on retrouvait le garde-manger et la cave à vin. Des séances de massothérapie et de Neurobed sont aussi offertes.

Les repas, pour le moment, sont offerts au réfectoire historique, où les religieuses partageaient ce moment. Le restaurant de l'établissement est actuellement

Le Monastère des Augustines propose des marches méditatives dans sa cour, au cours desquelles on peut en apprendre davantage sur l'essence des lieux.
— PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

fermé pour des rénovations et doit rouvrir au début mars. Le Vivoir, qui met l'accent sur l'alimentation consciente, sera complètement agrandi et rénové; il offrira notamment des espaces de lecture, de création et d'ateliers littéraires.

On apprend, sur place, que les gâteries et les douceurs préparées par les Augustines étaient offertes aux autres. Si la frugalité faisait partie de leur quotidien, ce n'est pas le cas pour les clients qui séjournent sur place. Le menu fait la part belle aux produits locaux.

Le chef Christophe Perny a d'ailleurs cofondé la coopérative les Prés, regroupant une trentaine de producteurs, dont les produits se retrouvent dans les assiettes du Monastère.

PLEIN AIR URBAIN À QUELQUES PAS

Situé sur la rue des Remparts, tout près de la rue Saint-Jean, le monastère est à proximité du théâtre du Diamant et du château Frontenac. Et puis, on n'est pas obligé d'attendre la nuitée au parc de la Jacques-Cartier pour aller jouer dehors. Le décor environnant offre plusieurs possibilités de promenades.

Pour ma part, ma visite sera l'occasion d'un grand circuit urbain avec une amie : un passage dans Saint-Roch avec un arrêt à la librairie Pantoute (qui a aussi une enseigne sur Saint-Jean), un détour dans Saint-Sauveur, un passage dans Montcalm pour jeter un œil aux skieurs sur les plaines d'Abraham (près de 14 km de pistes où on peut skier gratuitement!) et où l'on retrouve aussi un anneau de glace. À deux pas du Monastère, on trouve aussi une charmante petite patinoire à la Place d'Youville. Une marche d'environ neuf km qui me donne envie de revenir juste pour le plaisir de profiter du plein air en milieu urbain.

Et moi qui espérais faire un saut au musée, je devrai repasser. C'est le temps de filer au parc de la Jacques-Cartier…

Après un séjour au Monastère des Augustines, il est temps de filer au parc de la Jacques-Cartier pour la troisième nuitée du forfait offert par le Monastère et la Sépaq. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

Les chambres contemporaines offrent un grand lit… tandis que les chambres authentiques nous font découvrir le décor des chambres des religieuses. — PHOTOS LA TRIBUNE, ISABELLE PION

La chroniqueuse était l'invitée du Monastère des Augustines et de la Sépaq.

Suggestions, questions, commentaires? Écrivez-moi à **isabelle.pion@latribune.qc.ca**
Suivez-moi sur Instagram à **isabelle.pion**

BON À SAVOIR

Le monastère, sis à côté de l'Hôtel-Dieu de Québec, est aussi un lieu de répit pour les proches aidants, dont des parents d'enfants handicapés ou malades. Le programme prévoit une contribution à moindre coût et le statut de ces proches doit être confirmé par un intervenant de la santé et des services sociaux.

Même si l'établissement qui jouxte l'hôpital est laïc, sept religieuses habitent encore dans une partie de l'édifice. L'ordre des Augustines compte environ 140 religieuses au total.

Le Monastère des Augustines fait une large part à l'environnement : il offre entre autres la collecte à trois voies, dont celles des matières organiques, pour ne nommer que cet exemple.

Le forfait du Monastère et de la Sépaq est offert jusqu'au 28 avril prochain. Il faut réserver 30 jours à l'avance. **ISABELLE PION**

PHOTO 123RF

Cinq bières à boire pendant le Super Bowl

PHILIPPE WOUTERS
CHRONIQUE
philippe.wouters@lescoops.ca

Le football professionnel américain souligne sa fin de saison par le tant attendu match du Super Bowl. Cette année, les Rams de Los Angeles affrontent les Bengals de Cincinnati. Je vous propose aujourd'hui une petite sélection de bières thématiques.

LAGALIGHT • LAGABIÈRE

Cette bière légère au taux d'alcool de 3,9 % m'a surpris. D'abord par l'utilisation du mot « light », habituellement réservé aux grands brasseurs — on a tendance à appliquer le terme « session » dans le monde de la bière de microbrasserie —, ensuite par le choix du style saison, puisque celui-ci a tendance à offrir des notes levurées plus marquées qu'une blonde « light ». On se retrouve donc avec une bière au goût riche et au corps plus rond qu'un produit de même catégorie. De quoi intéresser le consommateur qui désire une bière faible en alcool, mais qui a du goût.

MORALITÉ • DIEU DU CIEL

Fort probablement la brasserie québécoise offrant le meilleur rapport qualité/prix. Alors, fervents amateurs des Rams, si vous cherchez une IPA de la côte ouest, je vous invite à plonger à nouveau vos lèvres dans cette bière qui se passe de présentation. N'empêche qu'on peut en trouver dorénavant en « 4-pack », de quoi sustenter votre soif à chaque quart du match.

STOUT IMPÉRIAL RUSSE BOURBON • VROODEN

Difficile de trouver un style de bière propre à Cincinnati, mais non loin de là, se trouve la fameuse Bourbon Trail, au Kentucky. Le prétexte parfait pour se servir un Imperial Stout affiné en fût de bourbon et ainsi relever la richesse de ce whisky qui retrouve ses lettres de noblesse depuis plusieurs années. Vous aimez les notes de vanille, de bois, de noix de coco qui se développent dans les fûts? Vous aimerez l'ajout des arômes de chocolat et de café provenant des céréales de la bière. À servir en fin de match, soit pour apprécier la victoire, soit pour adoucir la défaite.

PILSNER • LAGERBRÄU

Ce projet, qui brasse dans les installations d'Avant-Garde à Montréal, nous présente différentes lagers d'inspiration allemande ou tchèque. Si vous cherchez une bière de soif, aux notes de pain frais, herbacées et fines, avec une amertume sèche, cette bière est la parfaite complice pour accompagner vos ailes de poulet.

DISCIPLINE • SIBOIRE

La meilleure bière sans alcool dégustée à ce jour. On y retrouve des notes agréables de mangue, de pêche et de vanille. L'équilibre est fort intéressant et l'expérience globale nous laisse croire qu'on boit une vraie bière, ce qui n'est pas vraiment le cas pour beaucoup de bières sans alcool sur le marché. Pour l'amateur de football qui veut respecter son Défi 28 jours.

GROSSE FIN DE SEMAINE...

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE
Collaboration spéciale

C'est la première grosse fin de semaine de l'année : le Carnaval vendredi, la Saint-Valentin samedi, le Super Bowl dimanche… Attention, chers amis entrepreneurs, le taux d'absentéisme lundi matin sera grand (je rigole)!

Dans ces conditions aussi variées, difficile de vous suggérer le cocktail parfait. J'ai donc décidé de vous offrir une idée passe-partout qui pourra être bue par tous les participants du Défi 28 jours sans alcool… et même ceux qui ne le font pas! Un cocktail suggéré après une sortie pour profiter de la neige et de Bonhomme en ville, pour un apéro à la maison avant le resto avec votre douce moitié ou pour l'accompagnement parfait des ailes de poulet et des grasses et bonnes choses de ce monde.

Le bloody cæsar — cocktail le plus bu au Canada — connaît une véritable explosion de popularité depuis quelques années. Il est apprécié pour sa polyvalence. Et la facilité avec laquelle votre créativité peut s'exprimer dans son univers salé est tout simplement incroyable.

Les combinaisons sont infinies : avec ou sans alcool, arrosé tantôt de vodka, de gin, de whisky ou de tequila, avec de la sauce BBQ ou à pizza, épices maison, jus d'olive ou de cornichon, fromage feta, fines herbes, liquide fumée, sel de truffe ou légumes.

Dernière création de notre équipe, le bloody à l'aneth réunit tout ce que l'on recherche dans ce cocktail : du vinaigre, du gras, du sirop d'érable, du salé, de la fraîcheur et l'umami de la truffe. Le match parfait pour célébrer une grosse fin de semaine!

Bloody à l'aneth

INGRÉDIENTS

- 1,5 oz de gin boréal sans alcool Monsieur Cocktail (ou autre gin)
- 0,75 oz de mix à bloody
- 0,5 oz de jus de cornichon à l'aneth
- 0,25 oz de sirop d'érable
- 4 oz de jus Clamato
- Aneth et tomates cerises (pour décorer)
- Mélange maison d'épices (deux parts de croustilles au cornichon à l'aneth, une part de sel de truffe, une part de thym et romarin séchés) ou épices au choix

PRÉPARATION

1 Passer un quartier de lime sur le contour extérieur d'un verre haut.
2 Tremper les bords mouillés de jus de lime dans le mélange maison d'épices (*rim*).
3 Ajouter tous les ingrédients et remplir le verre de glace.
4 Mélanger à la cuillère, à la baguette ou à la paille jusqu'à ce que vos doigts deviennent froids.
5 Décorer d'un bouquet d'aneth et de petites tomates cerises.

Santé!

PHOTO MAËLLA LEPAGE

Des vins pour célébrer l'amour

NATALIE RICHARD
PLANÈTE VINS
Collaboration spéciale
nrichard@gcmedias.ca

L'amour est un thème universel et intemporel qu'on devrait célébrer à tous les jours. Bien que le fait d'avoir une journée spécialement dédiée à cet ultime sentiment puisse provoquer une occasion et l'envie de partager nos élans du cœur avec les gens qu'on aime. Personne ne s'est jamais plaint d'avoir reçu trop d'amour! Alors levons nos verres à l'amour sous toutes ses formes!

BOTTEGA ROSE GOLD
27,45 $ • 12824971 • 12 % • 11,5 G/L

Sandro Bottega est un vrai passionné et ça se voit dans ses bouteilles extravagantes, dessinées et fabriquées au sein même de l'entreprise, spécialement pour ses proseccos, selon une méthode qui consiste à peindre la bouteille de manière permanente. Et sans compromis sur la qualité des bulles, bien au contraire.

Le rosé est élaboré avec du pinot noir à 100 %, on y retrouve des arômes de fraise des champs et de groseille, balancés d'un aspect foral et d'une bonne persistance. Sa gamme inclut aussi le moscato Petalo Il Vino Dell'Amore, aux effluves de rose, légèrement effervescent, plus doux et peu alcoolisé à 6,5 %. Si vous l'offrez en cadeau, il est bon de spécifier que ce sont des vins à boire dans l'année.

LOUIS JADOT BROUILLY SOUS LES BALLOQUETS
24,55 $ • 515841 • 13 % • 3 G/L

Dans ma famille on disait que le Brouilly était le vin de l'amour, alors on en buvait souvent. J'ai depuis tenté de vérifier plus scientifiquement l'origine de cette hypothèse et même dans le Beaujolais, je n'ai rien trouvé pour valider cette affirmation. Pas grave, j'adore l'idée. Brouilly est le cru le plus vaste du Beaujolais, celui-ci est issu de parcelles juste en face du mont Brouilly.

C'est un vin gourmand aux tannins soyeux, avec des saveurs de cerise et la douce amertume du noyau de cerise en finale. Servez-le en entrée avec une salade de roquette et bresaola. Il peut aussi très bien accompagner un plat d'aubergine parmigiana ou des pasta alla Norma.

Potentiel de garde de 5 à10 ans.

PAXTON NOW SHIRAZ 2021
21,70 $ • 13897419 • 14 % • 1,6 G/L • BIO, BIODYNAMIE, NATURE

On reçoit tellement peu de bons vins australiens, spécialement de McLaren Vale, et du domaine familial Paxton. Gâtez-vous maintenant avec ce shiraz, Now pour Natural Organic Wine qui a un côté fumé, sublimement ferreux et bien fruité sur la framboise noire, le bleuet et une touche de marjolaine. C'est un vin jeune, juteux, facile à boire maintenant, à l'apéro ou à table avec un carré d'agneau ou des merguez.

ROUX PÈRE ET FILS BOURGOGNE CHARDONNAY 2020
22,85 $ • 14143230 • 12,5 % • 2,1 G/L

Le Domaine Roux est établi dans le petit village de Saint-Aubin, en face de Montrachet, depuis 1885. Au départ c'était une petite parcelle, acquise par Louis, puis son petit-fils Marcel a développé vers les collines de Montrachet, Meursault et Santenay.

Aujourd'hui, la cinquième génération s'applique à déployer son savoir-faire en lutte raisonnée pour préserver la qualité de son héritage. Ça donne des vins superbes comme ce chardonnay de velours, floral et super harmonieux. On suggère une garde de 3 à 4 ans selon le millésime.

Février est aussi le mois de l'amour! Célébrons-le sous toutes ses formes. À votre santé! — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, NATALIE RICHARD

WEINGUT JURTSCHITSCH GRÜVE 2020
25,05 $ • 13679884 • 13 % • 2,1 G/L • BIO

Un vin plein d'éclat, vif et assez mordant pour s'émoustiller les papilles et partir le « grüve » d'une soirée parfaite. Une bouteille à la couleur pastel des jeunes amours, aux fluides saveurs de groseille enjolivées de zeste de lime. Parfait à l'apéro en grignotant des croustilles, une entrée de sushis et des edamames.

SARONIA
47,50 $ • 14810848 • 23 %

Une nouveauté palpitante que cette liqueur faite à partir de baies d'aronia, un arbuste rustique d'Amérique du Nord qui donne des petits fruits qui ressemblent au cassis. L'ensemble est aromatisé à la fraise et à l'eau de rose dans un habillage conçu en collaboration avec l'artiste peintre Cynthia Coulombe Bégin. C'est l'élixir parfait à servir en apéro pour réinventer le kir, en ajoutant une touche de Saronia à un vin blanc sec et vif, ou à un vin mousseux pour en faire un kir royal. Ça débute vraiment bien la soirée!

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram **@nrartdevivre** ou sur mon site **natalierichard.com**

en cuisine

@tremblayk facebook/quotidienlatribune

KARINE TREMBLAY *karine.tremblay@latribune.qc.ca*

DU PIMENT PLEIN LES PLATS

SHERBROOKE — C'est un week-end doublement festif qui s'esquisse. Les uns trinqueront à la journée des amoureux, les autres lèveront leur verre à la grande kermesse du football.

La Saint-Valentin et le Super Bowl sont deux occasions qui n'ont a priori pas grand-chose en commun. Et l'assiette pour l'une et l'autre ne risque pas de se ressembler. Alors qu'on nous vend d'un côté la finesse d'une tablée où scintillent les bulles, le chocolat et les délices recherchés, de l'autre, on nous pousse les pichets houblonnés, les ailes de poulet à la pelletée et les nachos dégoulinants de salsa.

Entre dentelle et terrain de foot, il y a quand même un possible et savoureux trait commun dans l'assiette. Et j'ai nommé le parfumé piment, qui sait ajouter du piquant à tous les menus, du plus raffiné au plus commun. On le retrouvera donc autant dans la bouchée délicate de chocolat pimenté à l'Espelette que dans la sauce relevée nappant le fast-food qui se mange avec les doigts, devant la télévision.

Je passerai ici sur le fait que certains disent le piment aphrodisiaque. Sa forme suggestive autant que ses principes actifs et ses saveurs pointues qui fouettent les papilles ont largement contribué à asseoir sa réputation auprès du gingembre, du ginseng, du chocolat, de la cannelle, des huîtres et du safran, notamment. Il n'y a pas tant à rajouter à ce chapitre, sinon que notre relation avec les piments s'est considérablement approfondie au fil des ans.

On est maintenant loin de l'époque où la seule option pour réchauffer la palette gustative d'un plat était d'ajouter des flocons de cayenne ou un trait de sauce Tabasco. Les sauces piquantes se sont multipliées dans les supermarchés. Et on trouve sur les étals toutes sortes de variétés du fruit coloré.

Les piments forment une famille nombreuse tant leur éventail est grand. Ils se vendent frais, séchés, en poudre et en flocons. Ils parfument différents mélanges d'épices et s'amalgament à toute une variété de plats, auxquels ils n'ajoutent pas que du feu. Tant s'en faut.

Le réputé chef anglo-israélien Yotam Ottolenghi m'avait déjà fait remarquer, en entrevue, que les piments ajoutaient du punch, mais pas que. Appelons ça de la chimie alimentaire : ils amènent aussi du corps, de la densité et de

DANS LA CUISINE

Pour manipuler les piments plutôt forts, il est conseillé de mettre des gants de cuisine. Dans tous les cas, il faut éviter de se toucher les yeux et le visage.

C'est la capsaïne qui donne aux piments leur goût relevé. On mesure l'intensité du fruit selon diverses échelles. Celle de Scoville (inventée en 1912 par le pharmacologue Wilbur Scoville) est habituellement le baromètre employé pour classifier le feu du fruit.

Comme la concentration de capsaïne est plus élevée dans la membrane blanche à l'intérieur du piment (qu'on appelle placenta) et dans les graines qui s'y trouvent, il suffit de les retirer pour parfumer un plat de façon un peu moins intense.

Autre astuce pour profiter des arômes des piments sans trop ajouter de piquant, on peut les glisser entier dans le plat (une soupe ou un mijoté, par exemple), pendant la cuisson, et les retirer avant le service.

Les piments séchés peuvent être grillés dans l'huile pour en faire ressortir tous les parfums avant d'être ajoutés aux mets.

KARINE TREMBLAY

Le réputé chef anglo-israélien Yotam Ottolenghi m'avait déjà fait remarquer, en entrevue, que les piments ajoutaient du punch, mais pas que. Appelons ça de la chimie alimentaire : ils amènent aussi du corps, de la densité et de la profondeur aux recettes dans lesquelles on les intègre. Comme si, en s'amalgamant à d'autres aliments, ils venaient réveiller les parfums d'un plat en créant une complexité gustative impossible à obtenir autrement.

PHOTOS 123RF

C'est peut-être pour ça que le chasseur d'épices Philippe de Vienne aime autant la gastronomie mexicaine. Lui qui a goûté aux spécialités culinaires des quatre coins du globe confiait en entrevue une préférence pour la fine cuisine du chaud pays d'Amérique centrale, là où on recense entre 300 et 400 variétés de chilis.

Autant dire que les piments font partie du quotidien, là-bas. Et que le palais s'habitue à la flamme qu'ils provoquent en bouche. Même chez les plus petits. Au hasard d'une conversation, le grand voyageur m'avait raconté une anecdote, imagée. Voyant que les plus jeunes n'hésitaient pas à plonger leur fourchette dans les plats bien relevés, il avait demandé à une femme mexicaine si les enfants rechignaient lorsqu'ils mangeaient des plats pimentés. « Seulement si on leur enlève », avait-elle répondu avec le sourire.

C'est donc qu'on s'habitue à la chaleur que provoque l'aliment. C'est aussi qu'il y a différents degrés d'intensité; tous les piments n'ont pas le même pouvoir incendiaire ni la même palette aromatique. Ainsi, le pimenton est plutôt doux, fumé et fruité tandis que le piquant petit habanero mexicain est d'une puissance décapante.

À chaque plat, son piment. Pour s'y retrouver un peu, regard sur quelques variétés :

PIMENT OISEAU

On le fait aisément pousser au jardin pendant l'été. Ses fruits abondants ont une saveur plutôt forte.

JALAPENO

Probablement l'un des piments mexicains les plus connus, on le glisse autant dans les sauces et les marinades qu'on sert farci, à l'apéro.

PIMENT D'ESPELETTE

Piment européen qui est parfois employé à la place du poivre. On peut le cultiver dans le potager, mais aussi l'acheter en poudre.

PIMENT D'ALEP

Piment très utilisé dans la cuisine moyen-orientale, il a un goût à la fois riche et piquant.

CHIPOTLE

Très courant dans la cuisine mexicaine, c'est en fait un piment jalapeno qui a été séché et fumé.

POBLANO

Autre piment très populaire de la cuisine mexicaine, où on l'emploie notamment dans les mole. Il est plutôt doux et lorsqu'il est séché, on le retrouve sous le nom de piment ancho.

CAYENNE

Petit piment qui donne aussi son nom à l'assaisonnement carmin qu'on l'appelle aussi poivre de cayenne. La poudre aromatique se glisse dans une panoplie de plats, auxquels elle ajoute une pointe piquante.

Questions, commentaires, suggestions? Écrivez-moi :
karine.tremblay@latribune.qc.ca
Suivez-moi sur Instagram :
karine.encuisine

GOÛTÉ AIMÉ

Difficile de ne pas craquer pour des petits fruits frais mariés à du chocolat. L'entreprise jeannoise VeriFruit a eu la bonne idée de développer une gamme dans laquelle les bleuets sauvages du Lac-Saint-Jean, ainsi que les framboises et les fraises, sont enrobés dans du chocolat noir à 57 % de cacao. Les délices fruités, tout simples, sont ensuite congelés. On préserve ainsi leur fraîcheur et leur saveur. Disponibles dans la section des surgelés de certains supermarchés (notamment la bannière Metro), les savoureuses bouchées se dégustent telles quelles, mais elles peuvent aussi servir à décorer une assiette ou un dessert, par exemple.

KARINE TREMBLAY

PHOTOS TIRÉES DU SITE INTERNET

On arrive à la mi-parcours pour celles et ceux qui relèvent le défi du *Dry February* – février sans alcool. Encore deux semaines à traverser sans avaler une once de bière, de vin ou de fort, ça ne veut pas dire que les soirées seront tristes. L'éventail de produits sans alcool a pris du coffre, ces dernières années. On est loin des deux ou trois options de bière 0,5 % qui ornaient les tablettes il y a 10 ans.

La maison Noroi propose plusieurs belles options pour jazzer le verre tout en gardant l'esprit sobre. Certaines en cannettes prêtes à boire, d'autres en bouteilles à agencer. Son gin sans alcool, Esprit-de-London, est certainement une délicieuse bouteille à découvrir. Parfumé aux baies de genièvre, à la coriandre, à l'angélique, à la fleur de sureau, au gingembre et aux agrumes, le nectar est bien dosé en arômes. Servi avec glace, tonique et un aromate comme de la lime ou du concombre, il est savoureux.

KARINE TREMBLAY

D'AMOUR ET DE MOLÉCULES

RAPHAËLLE PLANTE
Le Soleil

QUÉBEC — Qu'est-ce qui unit deux personnes? Quelle est la cause du coup de foudre? En quoi la science peut-elle aider à comprendre notre vie amoureuse? Pour le professeur Normand Voyer, la Saint-Valentin est une belle opportunité pour parler d'amour... et de chimie!

Reconnu mondialement pour ses découvertes en chimie bioorganique, Normand Voyer se distingue aussi par son aptitude à vulgariser la science. Depuis 2007, il a offert plus de 325 représentations de *La chimie de l'amour*, une conférence qu'il adapte à différentes audiences — des ados du secondaire aux adultes.

En 15 ans, les questions sur l'amour avec un grand A n'ont pas tellement changé, souligne le chimiste.

« La question qui revient vraiment souvent c'est : " Comment je sais que cette personne-là est vraiment LA bonne personne, avec qui je serai toute ma vie? " Est-ce qu'il y a une façon de savoir si ça va fonctionner, si ça vaut la peine de s'investir ou pas? On pense qu'avec les nouvelles technologies on est capable de prédire scientifiquement si ça va marcher... Eh bien non, ce n'est pas encore le cas », explique M. Voyer.

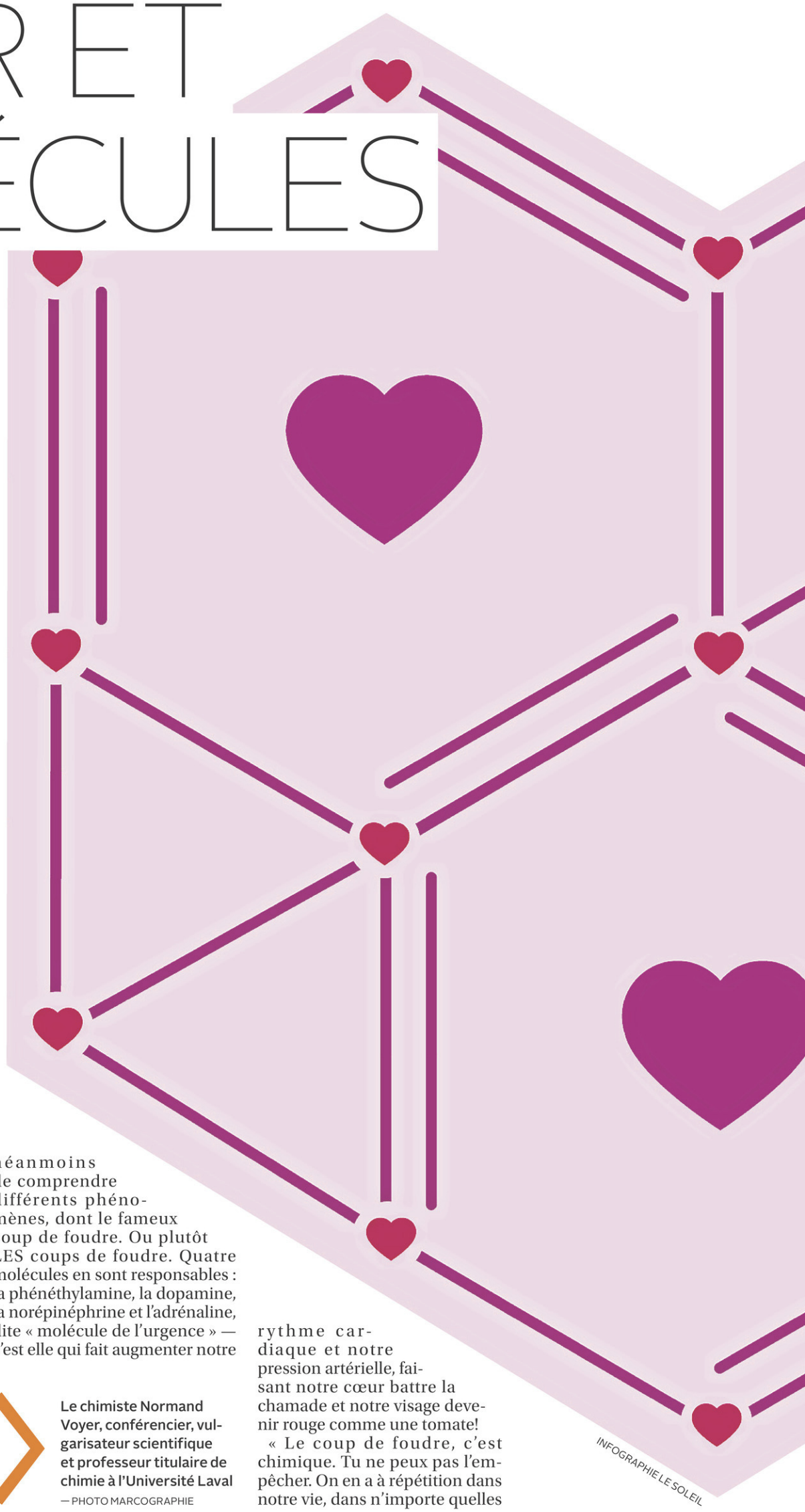
« Si je connaissais LA molécule qui permet de dire que cette personne-là est en amour avec celle-là et que ça va marcher, je prendrais un brevet et je deviendrais millionnaire, et Tinder serait en faillite! » En effet, à quoi serviraient alors les applications de rencontre?

COUP DE FOUDRE

Si l'amour comprend sa part de « magie », la chimie permet néanmoins de comprendre différents phénomènes, dont le fameux coup de foudre. Ou plutôt LES coups de foudre. Quatre molécules en sont responsables : la phénéthylamine, la dopamine, la norépinéphrine et l'adrénaline, dite « molécule de l'urgence » — c'est elle qui fait augmenter notre rythme cardiaque et notre pression artérielle, faisant notre cœur battre la chamade et notre visage devenir rouge comme une tomate!

« Le coup de foudre, c'est chimique. Tu ne peux pas l'empêcher. On en a à répétition dans notre vie, dans n'importe quelles

Le chimiste Normand Voyer, conférencier, vulgarisateur scientifique et professeur titulaire de chimie à l'Université Laval — PHOTO MARCOGRAPHIE



INFOGRAPHIE LE SOLEIL

Le chimiste Normand Voyer présente sa conférence sur *La chimie de l'amour* depuis 15 ans. — PHOTO FOURNIE

circonstances, même en couple, même si on est heureux. Mais ça ne dure pas », signale Normand Voyer, comparant le coup de foudre à une drogue.

Avec le temps, notre cerveau s'habitue. Au bout de quatre ans, il n'y a plus de traces des molécules qui ont causé le coup de foudre, indique le chimiste, précisant que des études scientifiques s'étaient penchées là-dessus.

Mais, comme pour les drogues, certaines personnes deviennent accros. « Des coups-de-foudre-*aholic*, ça existe! Des personnes qui ont besoin du *buzz* que ça leur procure, qui ne se sentent pas bien quand ça fait trop longtemps qu'elles sont en couple », mentionne Normand Voyer. Ces personnes peuvent décrocher après 18 mois environ, quand la concentration des molécules responsables du coup de foudre commence à diminuer dans le cerveau.

« Quand le coup de foudre disparaît, ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas rester ensemble là! Il y a d'autres substances chimiques qui vont prendre la relève, dont l'ocytocine, " l'hormone de l'attachement ". C'est elle qui va créer un lien profond et durable entre deux personnes », indique le professeur à l'Université Laval.

LES SENS EN ALERTE

Peut-on avoir un coup de foudre sur un site ou une application de rencontre? La réponse est non. « Tinder et compagnie, c'est une première étape, mais tu ne peux pas avoir un coup de foudre sur Tinder, prévient Normand Voyer. Tu peux faire une présélection des personnes qui t'intéressent selon leur physique, leur profil… Comme dans un bar, ton regard va se porter sur certaines personnes. » Mais en fin de compte, ça prend une rencontre « en présentiel » — un mot bien de notre temps.

Peut-on être charmé par un parfum, une odeur? « Bien sûr! On sait depuis longtemps que les odeurs ont un impact sur notre cerveau, sur notre comportement. Quand tu rentres dans la bulle d'une personne qui t'intéresse et que tu sens son odeur corporelle, elle va avoir un impact sur toi, positif ou négatif, et ça va renforcer ou anéantir ce que tu ressentais », souligne le chimiste.

« Si je connaissais LA molécule qui permet de dire que cette personne-là est en amour avec celle-là et que ça va marcher, je prendrais un brevet et je deviendrais millionnaire, et Tinder serait en faillite! »

— Normand Voyer, chimiste

L'odeur corporelle est toutefois bien souvent camouflée par toutes sortes d'autres odeurs : shampooing, désodorisant, parfum… « C'est difficile de dire qu'une odeur est aphrodisiaque. Les compagnies testent des milliers de composés chimiques qui peuvent avoir un impact sur le cycle hormonal, sur la sécrétion de testostérone qui est l'hormone du plaisir, pour trouver LA molécule qui va avoir un impact. Mais c'est bien plus compliqué que ça! »

Et du côté des aliments, certains sont-ils aphrodisiaques? Ce qu'on mange a effectivement un impact sur notre corps, mais il faut mettre les choses en perspective, indique Normand Voyer. « On peut se mettre dans de bonnes dispositions : on sait que tout ce qui est relevé va nous faire suer, et dans la sueur il y a des molécules qui ont un effet aphrodisiaque. Donc un tartare relevé, c'est bon. Une petite dose de champagne aussi, pas plus que deux coupes, c'est suffisant pour stimuler la production de testostérone chez l'homme et la femme », révèle le scientifique.

Il recommande aussi le fromage, en particulier la mozzarella, très riche en tryptophane, un acide aminé qui fait augmenter notre taux de sérotonine, « la molécule du bonheur ».

Et le chocolat? Il se fait détrôner par… la tarte à la citrouille! L'odeur de ce dessert fait augmenter le flot sanguin de 40 % dans les zones érogènes — beaucoup plus que l'odeur de la pizza aussi aphrodisiaque, signale M. Voyer. On prend des notes pour la Saint-Valentin… ou le Super Bowl!

Les vins masqués

MARC ALLARD
CHRONIQUE
Le Soleil

NOUS, LES HUMAINS

Les bouteilles de vin étaient masquées. Deux blancs, deux rouges : il fallait deviner ce qu'on buvait.

Avec un autre couple, on jouait à *Vin mystère*, un jeu de société créé par la sommelière québécoise Jessica Harnois qui m'a fait apprendre plus sur le vin en une soirée qu'en 20 ans de dégustation approximative.

Au fil des rondes, on devait trouver la pastille de goût, le cépage, le pays d'origine et le millésime des vins. On se fiait à la couleur, à l'odeur et à la saveur des vins. Plus on était sûrs de nous, plus on misait gros (des jetons, s'entend).

D'habitude, j'ai un bon truc pour savoir ce que je bois : je regarde l'étiquette sur la bouteille. Mais avec une dégustation à l'aveugle, il fallait s'en remettre uniquement à nos sens.

Et laissez-moi vous dire que nos sens, en tout cas les miens, ne sont pas très aiguisés. En jouant à ce jeu, j'ai découvert toute la splendeur de mon ignorance viticole.

Le vin blanc était de couleur dorée? Je le croyais jaune pâle. Le vin rouge était « aromatique et souple? » Je penchais pour « aromatique et charnu ». J'étais sûr de reconnaître un Riesling? Ben non, c'était un Sauvignon blanc!

Un jour, à force de harceler ma blonde et mes amis pour jouer à *Vin mystère*, j'espère m'affranchir de ma dépendance envers les conseillers de la SAQ et me doter d'un radar infaillible pour détecter la piquette.

Mais, en attendant, je me console en me disant que même les « experts » se trompent souvent.

Récemment, j'ai écouté un épisode de l'excellent balado psychologique *Choiceology*. L'épisode en question raconte l'histoire de G.M. « Pooch » Pucilowski, qui a été juge et juge en chef d'une grande compétition de vins californiens — la California State Fair — durant 26 ans avant de s'attirer des ennuis dans l'industrie.

Dans ce genre de compétition, les juges ont une grosse responsabilité. Les médailles d'or, d'argent et de bronze qu'ils décernent entraînent souvent une explosion des ventes chez les producteurs de vin concernés. Alors, tous les participants comptent sur l'habileté des « experts » — viticulteurs, cavistes ou sommeliers — à déceler les subtilités viticoles et noter les vins.

Alors, pourquoi ne pas tester les juges? C'est ce que Pooch a fait en 2008 avec l'aide d'un ami chercheur nommé Bob Hodgson. Il a présenté une sélection de vins anonymes aux juges. Mais, dans le lot, il a glissé des vins identiques qui ont été versés dans des verres différents. Normalement, les juges auraient dû avoir les mêmes opinions sur les mêmes vins. Ce n'est pas tout à fait ce qui s'est produit.

Environ 15 % de juges ont excellé au test. Mais environ 15 % étaient très mauvais : ils pouvaient donner une médaille d'or à un vin dans un verre et planter le même vin dans un autre verre. Les 70 % restants? Ils étaient un peu trop « moyens » pour être dignes de la confiance placée en eux.

Quand les juges étaient testés au fil d'une année, leur manque de fiabilité était encore plus évident : seuls 10 à 15 % d'entre eux évaluaient les vins de manière constante.

Si vous fréquentez des gens qui n'achètent que des vins au-delà d'un certain prix, c'est peut-être qu'ils sont plus snobs que connaisseurs... Invitez-les à une dégustation de vins masqués. Ils sont peut-être mûrs pour une petite leçon d'humilité.

Ce qui ressort de cette expérience? Même ceux qui sont convaincus d'être des « experts » se méprennent. Alors, imaginez pour nous, les incultes.

Ce qui m'a frappé en jouant à *Vin Mystère*, c'est à quel point on n'avait aucune idée du prix des vins. À la fin du jeu, on essayait de deviner le prix de la bouteille et, souvent, on en était abasourdi.

Un vin rouge chilien qu'on croyait autour de 20 $ coûtait finalement... 11 $. Un vin blanc français qu'on estimait à environ 14 $ en valait environ 25 $.

Bref, si vous fréquentez des gens qui n'achètent que des vins au-delà d'un certain prix, c'est peut-être qu'ils sont plus snobs que connaisseurs...

Invitez-les à une dégustation de vins masqués. Ils sont peut-être mûrs pour une petite leçon d'humilité.

Déguster à l'aveugle est un bon moyen d'apprendre à découvrir les subtilités du vin. Mais même les « experts » se trompent souvent. — PHOTO 123RF/RIDO

La guerre des auxiliaires

STEVE BERGERON
SÉANCE D'ORTHOGRAPHE
steve.bergeron@latribune.qc.ca

Certains verbes de mouvement demandent l'auxiliaire « être » ou « avoir », selon qu'ils sont intransitifs ou transitifs. Or je constate que, aussi bien dans le langage courant que dans la presse écrite, c'est presque toujours le mauvais auxiliaire qui est utilisé. Ainsi je lis : « Les copains sont débarqués à l'improviste, mes amis sont déménagés hier, le vieux a tombé dans la neige, les images sont disparues de l'album. » Ça me paraît contraire aux règles de grammaire. Je sursaute également chaque fois que je lis ou que j'entends : « J'ai écouté un film, une émission de télé. » Il me semble que ce serait mieux de le regarder, ce film, non?

Serge Sokolski
Québec

Votre première question me rappelle la célèbre réplique « si j'aurais su, j'aurais pas venu », du film *La guerre de boutons*. Car il y a des gens qui, malgré des années de scolarité, n'arrivent pas à employer l'auxiliaire *être* quand ils devraient recourir à *avoir*. Ils et elles se le sont fait répéter des dizaines de fois, mais rien n'y fait : leur discours est toujours truffé de tournures comme « ils ont parti, elle a revenu, ils ont arrivé, je m'ai perdu, je m'ai trompé »...

Profitons donc de votre question pour réviser certains usages.

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que, dans trois des quatre cas que vous croyez fautifs, l'auxiliaire retenu est tout à fait correct. Il existe en effet un certain nombre de verbes qui peuvent se conjuguer tantôt avec *avoir*, tantôt avec *être*, lorsqu'ils sont employés de façon intransitive (sans complément d'objet). Quand l'auteur choisit *avoir*, c'est qu'il souhaite insister sur l'action, et s'il opte pour *être*, c'est qu'il veut plutôt mettre l'accent sur le résultat de cette action. C'est le cas de *débarquer*, *déménager* et *disparaître*.

Je m'apprêtais à partir quand les voisins ont débarqué avec leur caisse de bières.
Désolé, je ne peux plus partir : les voisins sont débarqués avec leur caisse de bières.
J'ai déménagé l'été dernier.
Je suis déménagé depuis l'été dernier.
Quand je me suis retourné, elle avait disparu.
Les dinosaures sont disparus depuis des millions d'années.

Par contre, dès que ces verbes se retrouvent avec un complément d'objet direct (autrement dit lorsqu'ils sont utilisés transitivement, comme vous le mentionnez), on n'a plus le choix : c'est l'auxiliaire *avoir* qu'il faut employer.

Je suis montée à l'étage.
Elle a monté ses affaires à l'étage.
Nous sommes passés vous voir, mais vous étiez absents.
Il a passé son examen hier.
Elle n'habite plus ici, elle est déménagée.
J'ai déménagé les meubles de ma voisine.

Examinons maintenant certains cas particuliers, car même dans les cas où les auxiliaires sont interchangeables, la Banque de dépannage linguistique note certaines tendances.

PARAÎTRE, APPARAÎTRE ET DISPARAÎTRE

Même si les deux auxiliaires peuvent être employés avec ces trois verbes, la BDL note que c'est *être* qu'on utilise le plus souvent avec *apparaître*, alors qu'*avoir* s'impose plus naturellement avec *disparaître*.

Pourquoi? Hypothèse : en choisissant *être* avec *apparaître*, on peut faire une liaison (« il est (t) apparu ») et éviter l'hiatus (« il a apparu ») aux deuxième et troisième personnes du singulier. Mais la BDL faire remarquer qu'au Québec, de nombreux locuteurs préfèrent recourir à *être* quand ils conjuguent *disparaître*.

Il est apparu [ou *il a apparu*, plus rare] *soudainement à la fenêtre.*
Mon argent avait disparu [ou *était disparu*] *de mon portefeuille.*

Quant à *paraître*, on opte généralement pour *avoir* lorsqu'il est synonyme de « faire semblant, avoir l'air », alors que l'usage est plus hésitant quand ce verbe signifie « se présenter, se montrer » en parlant d'une personne.

Elle m'a paru fatiguée.
Il n'est pas paru publiquement depuis des années.

Mais lorsqu'il est question d'une publication, on retourne à la même règle de base : *avoir* pour l'action, *être* pour l'état.

Cet article a paru dans l'édition de la semaine dernière.
Il y a plusieurs mois que cette information est parue dans les journaux.

DEMEURER

Avec *demeurer*, on emploie *avoir* lorsqu'on veut dire *habiter*, *résider*, *vivre*, *loger*, et *être* comme synonyme de *rester*.

J'ai demeuré 20 ans à Québec.
Elle est demeurée à sa place toute la matinée.

MONTER

Dans le cas de *monter* employé intransitivement (sans COD), on utilise majoritairement *être*, sauf lorsqu'il est question d'un niveau ou d'un prix, où *avoir* se rencontre plus souvent.

Elle n'est pas montée à bord de l'avion.
Le niveau de la rivière a monté pendant la nuit.
Les prix du lait et de l'essence ont beaucoup monté récemment.

TOMBER

De nos jours, le verbe *tomber* est presque exclusivement accompagné de l'auxiliaire *être*. Mais ça n'a pas toujours été le cas. Auparavant, on recourait à *avoir* encore une fois lorsqu'on souhaitait insister sur l'action. Aujourd'hui, cette forme est considérée comme désuète. Il peut arriver que le verbe *tomber* se retrouve avec un complément d'objet direct (et commande donc l'auxiliaire *avoir*), mais ces tournures sont tellement rares ou familières (« tomber la chemise » pour « enlever un vêtement », « tomber une personne » pour « séduire ») que cela ne vaut presque pas la peine d'en parler.

— PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE

Quant à votre deuxième question, la Banque de dépannage linguistique nous explique que, si la radio est un média exclusivement audio, la télévision et le cinéma, eux, sont des médias audiovisuels : on les regarde, mais on les écoute aussi. Certes, *regarder* est le verbe consacré et il est beaucoup plus courant, mais *écouter* n'est pas fautif. D'ailleurs, des expressions tout à fait correctes en télé comme « cotes d'écoute », « chiffres d'audience », « auditoire », « heures de grande écoute » ne font-elles pas référence à l'ouïe?

Les deux verbes sont donc acceptés. Par contre, il est presque certain que vous emploierez *regarder* ou *écouter* dès que votre vue ou votre ouïe seront dérangées.

Taisez-vous! J'écoute la télévision!
Excusez-moi! Pouvez-vous retirer votre chapeau? Cela m'empêche de regarder le film.

PERLES DE LA SEMAINE

L'industrie minière peut dormir sur ses deux oreilles : la relève est là!

Le métal le plus dur de tous est l'ébène.
La bauxite n'est autre que le minaret d'aluminium (minerai).
Le soufre prend feu facilement : il est très comestible (combustible).
Le neptunium est extrait de la planète Neptune.
Le sel vient de la mer, ou alors des mines, où l'on fait son abstraction (extraction).

Sources : *Le sottisier du bac*, Philippe Mignaval, Hors Collection, 2007 et *Le sottisier du collège*, Philippe Mignaval, Éditions Points, 2006.

Questions ou commentaires?
Steve.bergeron@latribune.qc.ca

le p'tit PMAG.

UNE SEMAINE D'ACTU

ÈVE TESSIER-BOUCHARD
Coopérative nationale de l'information indépendante

Tu veux toujours en savoir plus sur le monde qui t'entoure? Chaque samedi, nous te présentons les nouvelles les plus intéressantes de la semaine, publiées par notre équipe sur le Canal Squat, un bulletin de nouvelles quotidien offert sur le site Web jeunesse de Télé-Québec. À lire et à voir dans le journal, dans l'appli et sur notre site Web!

IMAGES TIRÉES DU WEB

POURQUOI EST-IL CHOQUANT DE DANSER SUR CE MONUMENT?

La semaine dernière à Ottawa, une manifestante a été filmée en train de danser et de sauter sur la Tombe du Soldat inconnu. L'évènement a choqué beaucoup de personnes, on t'explique pourquoi.

LA TOMBE DU SOLDAT INCONNU, QU'EST-CE QUE C'EST?

La Tombe du Soldat inconnu est un sarcophage de granit, avec un couvercle en bronze. Dessus, il y a une seule inscription : «Le Soldat inconnu», «The Unknown Soldier» en anglais. La tombe est placée devant le Monument commémoratif de guerre du Canada, sur la place de la Confédération, à Ottawa.

Dans cette tombe, il y a un soldat canadien dont le corps n'a pas été identifié. Il a combattu pendant la Première Guerre mondiale et a été enterré en France, avant d'être rapatrié au Canada en 2000.

QU'EST-CE QUE CELA REPRÉSENTE?

Le monument est un symbole. Il représente les milliers de Canadiens et Canadiennes qui sont morts pour leur pays.

PHOTO COMMONS WIKIMEDIA

Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée canadienne s'est battue en Europe. Du 9 au 12 avril 1917 s'est déroulée la bataille de la crête de Vimy, dans le nord de la France. Cette bataille constitue la victoire militaire canadienne la plus symbolique. C'était la première fois que les quatre divisions de l'armée canadienne combattaient ensemble. Elles ont gagné en repoussant les Allemands. À l'époque, c'était une grande avancée territoriale. Aujourd'hui, c'est une fierté canadienne.

Il y a un monument à cet endroit qui rend hommage aux 11 285 soldats canadiens morts en France pendant la guerre, et qui n'ont pas de sépulture ou de tombe. C'est l'un de ces soldats qui est dans la Tombe du Soldat inconnu.

Danser, sauter sur cette tombe, est un geste très choquant pour les gens qui connaissent la signification de ce monument. Cela est vu comme un grand manque de respect et même du vandalisme.

PAR CHEYENNE OGOYARD, JOURNALISTE STAGIAIRE

ENVIRONNEMENT : LES ANIMAUX PRENNENT LA PAROLE

- **Pourquoi le plastique est-il si nocif?**
- **Que sont les plus acides?**
- **Pourquoi certaines espèces sont-elles menacées?**
- **Comment les jeux vidéo affectent-ils l'environnement?**

Ces questions t'intéressent, on le sait! Et tu en as sans doute plein d'autres très pertinentes. Pour y répondre, nos amis du journal *La Liberté*, basé à Winnipeg, dans la province du Manitoba, ont décidé de produire un magazine de sciences vraiment intéressant! Il s'agit du *Nature Mag junior* qui a été créé par des scientifiques et des journalistes spécialisés en environnement. Tous ces gens ont travaillé ensemble pour parler aux jeunes et expliquer clairement ce qui arrive à notre planète!

Rends-toi sur le site, https://lalibertenaturemagjunior.ca/, tu y trouveras un exemplaire téléchargeable gratuit et surtout fascinant de *Nature Mag junior*. Tu y liras des entrevues avec des personnages bien spéciaux qui en savent beaucoup sur l'environnement! En effet, le saumon du pacifique, l'ours blanc, la renarde polaire, le béluga, la bernache et plein d'autres animaux vivent de près les changements climatiques et en savent un rayon sur l'écologie. Ce magazine a imaginé ce que les animaux nous diraient si on leur donnait la parole. Au fil des 52 pages vraiment captivantes et faciles à lire, tu deviendras de plus en plus savant.e et tu pourras même en apprendre à ta classe et à ta famille! Et surtout, tu seras de ceux et celles qui protègent la planète!

DES LIVRES POUR VIVRE TES JEUX OLYMPIQUES À FOND!

Suis-tu les Jeux olympiques (JO) qui ont débuté vendredi? Que tu les suives ou non, je te propose des livres sur le sujet afin de te permettre de découvrir des athlètes, des parcours et différents sports.

RACONTE-MOI!

As-tu regardé la cérémonie d'ouverture des JO de Pékin? Si oui, tu dois savoir que la hockeyeuse Marie-Philip Poulin portait le drapeau canadien en compagnie du patineur de vitesse Charles Hamelin. Récipiendaire de la médaille d'or avec les Canadiennes aux JO de Vancouver et de Sotchi, Marie-Philip Poulin participe actuellement à ses quatrièmes Jeux d'hiver. Dans le livre 1 «*Raconte-moi Marie-Philip Poulin*», tu découvriras les moments clés de la vie de l'attaquante de 30 ans qui l'ont menée à la carrière qu'elle embrasse aujourd'hui.

La collection «*Raconte-moi*» propose d'ailleurs différents titres susceptibles de t'intéresser dont «*Raconte-moi les Jeux olympiques de Montréal*», 2 «*Raconte-moi les sœurs Dufour-Lapointe*» et «*Raconte-moi Carey Price*».

EN SAVOIR PLUS SUR LES JO

Curieux d'en apprendre davantage sur l'histoire des JO d'hiver et d'été. Le documentaire 3 «*Drôles de sports – Curiosités olympiques*» t'étonnera assurément, car tu y découvriras une foule d'informations dont tu n'as sans doute jamais entendu parler. Par exemple, sais-tu ce qu'est le brandy? Il s'agit d'un sport d'équipe sur glace qui ressemble au hockey, mais dont les règlements ressemblent à ceux du soccer. Ce sport a été défendu aux JO d'Oslo en 1952. Pose donc la question à tes parents pour tester leurs connaissances olympiques!

Comme moi, la couverture te donnera peut-être l'impression que le livre s'adresse aux tout-petits, mais détrompe-toi : les pages contiennent une mine d'or d'informations.

UN TEXTE PLUS COURT

Si tu as envie de rigoler en t'imaginant des noms d'athlètes beaucoup trop drôles, 4 «*Vive les Jeux olympiques d'été*» te fera éclater de rire. Le texte est court, mais les jeux de mots sont vraiment rigolos.

L'ANXIÉTÉ DE PERFORMANCE

En pensant aux JO, j'ai tout de suite pensé à l'anxiété de performance. Pourquoi? Parce que j'ai le sentiment que la pression doit être lourde pour un athlète qui doit briller à un moment précis devant une foule de regards. Si tu sens cette pression en toi et qu'il t'arrive parfois de ne pas te sentir à la hauteur, l'album 5 «*Simone sous les ronces*» et le roman 6 «*Emma*» sauront t'outiller pour te libérer de l'anxiété qui peut te déranger. Parler des émotions qui t'habitent avec un ami ou un adulte en qui tu as confiance te sera aussi d'un grand réconfort.

Dans le livre 7 «*Les Nordiques n'ont pas froid aux yeux et autres poèmes sportifs*», tu trouveras aussi plusieurs informations intéressantes livrées sous forme de poésie. Comme quoi le sport et la poésie peuvent s'unir et créer de belles choses!

PAR KIM NUNÈS, COLLABORATION SPÉCIALE

PHOTO JEAN-FRANÇOIS DESGAGNÉS

MAUVAIS NUMÉRO MAIS GRAND CŒUR!

Ce ne sont pas seulement les infirmier.ère.s ou les professionnel.le.s de la santé qui peuvent combattre la COVID-19 : voici l'histoire de Diane Girard, une dame qui, en restant chez elle et en répondant au téléphone, a aidé des dizaines de personnes à se renseigner sur la pandémie et même à obtenir leur vaccin!

MAUVAIS NUMÉRO!

Peut-être savais-tu qu'il y a une ligne téléphonique d'informations sur la COVID-19, que n'importe qui peut appeler afin de poser des questions liées à la pandémie. Ce numéro, c'est le 1-877-644-4545.

Ça t'est peut-être déjà arrivé d'appeler quelqu'un, mais de mélanger les chiffres, de les inverser, de mal appuyer sur les touches. Eh bien, ça arrive à des dizaines de personnes chaque jour lorsqu'elles essaient appeler la ligne COVID. Et souvent, elles tombent sur le numéro de Diane, très ressemblant à celui-ci.

Résultat : depuis deux ans, le téléphone de Diane sonne «de 15 à 20 fois par jour, matin et soir», dit-elle en entrevue pour *Le Soleil*. Elle doit se fatiguer, non? Pas tout à fait! Chaque fois qu'elle décroche le téléphone et que la personne à l'autre bout du fil veut recevoir des informations sur la COVID, Diane répond patiemment. Elle lui donne le «vrai «bon numéro, ou aide la personne à obtenir les informations dont elle a besoin. Des fois, elle prend des rendez-vous de vaccination elle-même pour les gens qui n'y arrivent pas! Plusieurs personnes âgées n'ont pas accès à internet pour prendre leur rendez-vous. Diane le fait pour eux!

L'IMPORTANT, C'EST D'AIDER LES GENS!

Après chaque appel, Diane raccroche, satisfaite d'avoir pu aider quelqu'un. Quand on lui offre de la payer pour «le dérangement», elle refuse. Pour elle, l'important, c'est d'aider les gens à obtenir leur vaccin, de les rassurer.

«C'est un peu ma façon de contribuer pour la pandémie, je leur donne un coup de main en répondant aux appels et en donnant la bonne information aux personnes. Si j'avais de l'argent chaque fois, je serais millionnaire!» raconte Diane.

Diane vit chez elle avec sa grande fille de 40 ans, lourdement handicapée. Elle s'occupe d'elle, et le reste du temps, elle répond au téléphone. «Je suis toujours à la maison de toute façon», dit-elle.

C'est une chance qu'il existe des personnes aussi bienveillantes que Diane, qui contribuent, anonymement (ou presque) à mettre fin à la pandémie!

PAR ARIANE DUPUIS, JOURNALISTE STAGIAIRE, D'APRÈS L'ARTICLE DE MYLÈNE MOISAN DANS *LE SOLEIL*

CAHIER PROMOTIONNEL

ON VOUS OFFRE UN PROJET SUR MESURE POUR VOTRE ENTREPRISE.

PAPIER

WEB

TABLETTE

MOBILE

UN CAHIER PERSONNALISÉ, DÉCLINÉ SUR TOUTES NOS PLATEFORMES!

Vous célébrez bientôt un anniversaire? Votre organisation vient de franchir une étape importante? Nous vous offrons de multiples vitrines pour en parler.

MANDAT

Mettre en valeur ce qui distingue votre entreprise : ses gens, ses produits et ses valeurs, afin de mieux la faire connaître auprès de clients ou de fournisseurs potentiels, ou encore dans un objectif de recrutement de main-d'œuvre.

STRATÉGIE

Entrevues réalisées auprès de personnes-clés de votre organisation et reportages sur vos réalisations, vos produits et vos services. Mise en pages personnalisée pour le cahier en version papier distribué à tous les abonnés, et aussi accessible sur le Web. Textes disponibles également sur le site latribune.ca et sur notre application tablette et mobile.

RÉSULTATS

Un cahier promotionnel qui inspire et qui se distingue dans son environnement. Des milliers de lecteurs exposés à vos produits et services sur nos différentes plateformes.

CE TYPE DE PROJET VOUS INTÉRESSE? CONTACTEZ-NOUS!

819 564-5450 1 800 567-6955

laTribune NUMÉRIQUE